



SOCIÉTÉ SUISSE DES AMERICANISTES

SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT

BULLETIN

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DE GENÈVE (SUISSE)





# B U L L E T I N

---

SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES (SSA)  
SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT (SAG)

SEPTEMBRE 1951

GENÈVE

No. 3

---

## M E M O I R E S   O R I G I N A U X

### La musique chez les Maya.

par M. Raoul d'HARCOURT (Paris).

Dans le bel ouvrage où S.G. Morley a résumé les connaissances qu'il avait acquises sur la civilisation maya, et qu'il a écrit peu d'années avant de mourir, il existe une lacune bizarre qui ne peut guère s'expliquer que par un oubli. L'auteur étudie successivement les divers aspects de l'activité des Maya; il passe en revue leurs manifestations artistiques: monuments, sculptures, fresques, dessins sur papier, écriture... il est muet sur l'art musical. Est-ce à dire que nous soyons tout-à-fait ignorants de la place que tenait la musique chez les Maya et des instruments qu'ils utilisaient pour la produire? Nous avons trois sources pour tenter de nous éclairer: les représentations dans les documents anciens, les récits des vieux auteurs, le folklore contemporain chez les Indiens descendant des vieilles populations du Yucatan et du Guatemala.

Il faut être extrêmement réservé sur la valeur traditionnelle des airs qui ont été recueillis et enregistrés depuis quelques années dans ces régions. Les disques que nous avons pu entendre et les notations que nous avons pu lire, ou bien reflètent une musique européenne plus ou moins mal assimilée, ou bien ils ne contiennent que de pauvres motifs pour petits flageolets, indéfiniment répétés, qui, s'ils sont indiens, montrent à l'évidence la perte de toute originalité d'échelle et de rythme chez les arrière-petits-fils des splendides artistes d'antan. Comment d'ailleurs en pourrait-il être autrement? A l'époque de la conquête espagnole, vieille déjà de quatre siècles, la deuxième civilisation maya, celle dite du second empire, imprégnée d'influences mexicaines - moins purement maya, par conséquent, que la première - s'était éteinte depuis une centaine d'années pour des causes multiples non encore bien élucidées. En raison de cette décadence déjà ancienne et au contact de la forte civilisation des conquérants, il eut été vraiment surprenant que la musique populaire actuelle enfermât encore des éléments originaux discernables.

Que nous disent les premiers chroniqueurs ayant recueilli au XVIème siècle les traditions qui survivaient encore au fond des mémoires? Il faut éliminer beaucoup de vieux auteurs, parce







qu'ils parlent du Mexique dans son ensemble et que la musique et la danse, quand ils les mentionnent, sont traitées sans distinguer les régions méridionales du reste du pays, tels Sahagun, Herrera, Torquemada, Gomara, Bernal Diaz del Castillo, même Oviedo et d'autres. Retenons au contraire les noms de Diego de Landa, second évêque du Yucatan, et de Cogolludo.

Landa nous décrit deux danses. La première est un jeu rythmé de roseaux, nommé "Colomché". Pour l'exécuter, les danseurs forment un grand cercle, les musiciens étant placés au centre. Deux hommes, en cadence, se détachent du cercle, l'un tenant en main un faisceau de roseaux coupés avec lequel il danse debout ; l'autre se tient accroupi, tous deux suivant le rythme du cercle. Celui qui tient les roseaux les lance successivement, de toute sa force, à son vis-à-vis qui, avec une grande habileté, les reçoit à l'aide d'un court bâton. A la fin du lancement, les deux hommes rentrent en mesure dans la roue, tandis que deux autres danseurs en sortent pour prendre leur place, et ainsi de suite.

La seconde danse nécessite un nombre considérable de figurants - parfois huit cents - qui portent de petites banderolles ou drapeaux et qui se déplacent au son d'une "musique de guerre" avec des pas lents, non synchronisés.

Landa ajoute que les danseurs s'alourdissent peu à peu, parce qu'ils s'agitent sans arrêt durant une journée entière et qu'ils ne cessent pendant ce temps de manger et de boire ce qu'on leur apporte.

Cogolludo nous dit que, de son temps, les Maya dansaient et chantaient à la manière des Mexicains avec un chanteur coryphée appelé "holpop" qui indiquait et entonnait ce qui devait être exécuté; la charge et la surveillance de l'orchestre lui incombait.

Brasseur de Bourbourg, dont il convient toujours d'accueillir les renseignements avec réserve, signale qu'au Guatemala, le ballet du tapir ou "Zayi" consistait en une danse grave exécutée par les vieillards, tenant en main une palme, et au cours de laquelle ils faisaient maintes révérences respectueuses à l'adresse d'un musicien qui, au centre du groupe, frappait son tambour avec majesté; il était considéré comme l'incarnation du dieu de la fête. Dans la danse des amants appelée "pochob", les exécutants au contraire se mouvaient avec une grande vivacité.

Ces renseignements, nous les eussions aimés plus complets, plus circonstanciés. Il faut nous en contenter. Heureusement, l'orchestre maya est mieux décrit. Voici d'abord ce qu'en dit Diego de Landa: "tienen atabales pequeños que tañen con la mano, y otro atabal de palo hueco, de sonido pesado y triste; tañen lo con un palo larguillo, puesto al cabo cierta leche de un arbol y tienen trompetas largas y delgadas de palos huecos y al cabo unas largas y tuertas calabazas, y tienen otro instrumento de toda la tortuga entera con sus conchas y sacando la carne, tañenlo con la palma de la mano y es su sonido lugubre y triste. Tienen chiflatos de cañas, de huesos de venados y caracales grandes y flautas de cañas y con esos instrumentos hazen son a los vailantes". Ici tout est énuméré d'une manière succincte mais exacte, nous le verrons. Cogolludo ajoute que l'atabal se nomme "tuncúl" (ou "tun" par abréviation) et que certains sont si gros qu'ils s'entendent à deux lieues de distance quand le vent est favorable.







Ainsi l'orchestre maya comprend deux tambours qui ne diffèrent que par la taille: l'un stable, fait d'un bois creusé, posé verticalement sur le sol et fermé à sa partie supérieure par une peau tendue sur laquelle on frappe avec une baguette terminée par une boule d'un latex végétal, ou simplement avec la main, il correspond en tous points au "wewetl" des Mexicains; l'autre, plus petit, se tient sous le bras et on le frappe également avec la main.

Comme bruiteurs, il convient de nommer les sonnailles faites de petites calebasses remplies de graviers et traversées par un manche en bois qui permet de les tenir et de les agiter. La carapace de tortue sert aussi de bruiteur; on la gratte avec un plectre ou avec les ongles; on peut la rapprocher dans son principe du "chicawatli" mexicain fait d'un bambou ou d'un os pourvu d'encoches parallèles et rapprochées (comme nos anciennes "tailles" de boulanger) que l'on gratte aussi avec un plectre, il rend un bruit peu agréable, comparable à celui d'une déchirure d'étoffe.

Les instruments donnant quelques notes musicales comprennent les conques faites d'un gros coquillage épointé (ou son imitation en terre cuite) et les trompes taillées dans un bois long et que termine parfois en guise de pavillon (Landa dixit) une calebasse allongée et tordue.

Restent les deux derniers instruments musicaux, les meilleurs: le sifflet-ocarina et la flûte à bec ou flageolet; eux seuls permettent d'exécuter une véritable mélodie, mais de faible ambitus. Ces deux instruments devaient être réalisés en terre cuite, comme au Mexique, ou, pour la flûte, en roseau.

Cet orchestre, nous pouvons encore le voir tel qu'il existait sur un des trois seuls codex maya échappés aux destructions systématiques des religieux espagnols et sur d'admirables fresques découvertes par Giles G. Healey en 1946, au lieu appelé depuis cette date Bonampak, près de l'Usumacinta, à hauteur de son confluent avec le rio Lacanha.

C'est le codex dresdensis, feuillet 34, qui constituait jusqu'à ces dernières années le seul document ancien portant des scènes où se voyaient des musiciens dans l'exercice de leurs fonctions, (le tro-cortesianus et le peresianus n'en contiennent pas). Une de ces scènes se compose de deux exécutants se faisant face, placés de part et d'autre d'un petit autel pyramidal, surmonté de la tête de la déesse du maïs (fig.1), ils sont assis en tailleur, l'un, la bouche ouverte, frappe avec les mains la peau d'un tuncul dont la caisse de résonance (peut-être en terre cuite) a une forme inhabituelle: elle est pourvue à sa base d'une grosse tubulure coudée à angle droit, par où s'échappe le son représenté par de petits volutes, selon la convention mexicaine bien connue. L'autre musicien souffle dans une flûte à bec dont les sons se répandent aussi en volutes. Le dessin est assez précis pour montrer que le flageolet maya, comme son frère le "tlapitsali" mexicain, comprenait quatre perforations, trois sont visibles, la place de la quatrième est cachée par les doigts du flûtiste. L'instrument, sans octavier, donnait donc cinq notes.

Au-dessus du petit tableau que nous venons de décrire se voit un autre musicien accroupi avec une jambe repliée qui, de sa main droite levée, agite une sonnaille percée de trous, tandis que







de sa main gauche, il frappe un petit tuncúl placé contre lui, en position couchée (fig.1). Sur la même feuille du codex, mais plus bas et dans un cadre isolé est aussi représenté un joueur de tuncúl, accroupi sur la peau d'un animal; il a la bouche ouverte et il frappe avec les mains son tambour parfaitement dessiné qui repose devant lui sur une espèce de planchette. On remarquera la stylisation de la figure du musicien avec les volutes caractéristiques qui ornent son long nez, son oeil et sa coiffure; il porte d'importantes boucles d'oreilles faites de disques enfilés; ses avant-bras et ses mollets sont pourvus de riches garnitures (fig.2). On voudrait assigner une date au Codex dresdensis. A défaut d'autre précision, on peut au moins dire qu'il n'est pas très ancien et qu'il doit avoir été dessiné un siècle ou deux avant l'arrivée des Espagnols, c'est-à-dire à l'époque où la civilisation maya touchait à son déclin, après avoir accepté de fortes influences mexicaines.

Les fresques de Bonampak ont le double mérite d'être très belles et de remonter, selon les spécialistes les plus qualifiés, au cours du VII<sup>ème</sup> siècle, c'est-à-dire au moment où les Maya atteignaient leur premier sommet culturel, dominant alors leurs voisins de cent coudées.

La fresque qui nous occupe plus particulièrement ici est un peu conçue à la manière égyptienne. Elle est constituée par une suite d'une trentaine d'hommes richement vêtus qui se présentent le plus souvent de profil. Il semble qu'il s'agisse d'une cérémonie destinée à honorer des personnages centraux importants, malheureusement très effacés. Les figurants se divisent en deux files, celle de droite se tourne à gauche, vers le centre, celle de gauche se tourne à droite. Nous ne parlerons que de cette dernière file, réservée à l'orchestre. D'abord apparaissent cinq joueurs de sonnaillles tenant dans chaque main un instrument à long manche, terminé au-dessus de la boule de calebasse par une aigrette décorative sans doute en plumes; ils sont en train d'agiter leurs sonnaillles ainsi que l'indique les positions différentes des bras. Puis c'est le coryphée, placé au centre de son groupe, battant avec les mains un haut tuncúl dans la base duquel a été taillé un trépied élégant; il surveille les musiciens de gauche, la tête tournée vers eux; ces exécutants comprennent d'abord cinq racleurs de carapace de tortue; ils se tiennent groupés, trois d'entre eux sont seuls bien visibles avec leur instrument sous le bras gauche et dans la main droite le bâton fourchu qui sert à le froter (fig.3). Vient ensuite un groupe de six grotesques masqués et costumés, les uns accroupis, les autres debout brandissant des bras qui se terminent en serres d'oiseaux de proie. Trois musiciens terminent la file, les deux premiers soufflent dans des trompes longues et droites qui s'évasent pour former le pavillon; ces trompes devaient être en bois, comme l'indique Landa. Le dernier musicien porte, de sa main gauche, à sa bouche, un petit instrument qui pourrait être un sifflet-ocarina - interprétation vraisemblable, mais non certaine - tandis qu'il frappe de sa main droite, avec une baguette à boule terminale, un petit tambour tenu sous son bras gauche (fig.4). Cette fresque a une grande valeur décorative; les personnages avec leurs tabliers variés et leurs coiffures monumentales, se détachent en couleurs vives sur un fond bleu de ciel. Pour nous elle offre en outre le grand intérêt de représenter un orchestre maya quasi complet, où ne manque que la flûte à bec.

Sur une autre fresque du même monument, à Bonampak, on peut encore admirer un groupe de sept personnages, comprenant un joueur









Fig.1



Fig.2



Fig.3



Fig.4







de sonnailles et quatre joueurs de trompes semblables à celles décrites ci-dessus; deux d'entre eux soufflent dans leur trompe, tandis que les deux autres semblent se reposer, comme s'ils jouaient alternativement entre eux.

Ainsi au VII<sup>ème</sup> siècle la sonnaille de calabasse et le tambour vertical muni d'une peau avaient leurs formes fixées et elles ne se sont pas modifiées au cours des années, puisque les Espagnols les ont trouvés tels dans le Mexique tout entier. Glissons sur l'instrument fait d'une carapace de tortue que la nature s'était chargée de réaliser complètement. Quant aux trompes longues et droites, taillées en plein bois, nous ne croyons pas que des spécimens en soient parvenus jusqu'à nous. Les Aztèques n'ont pas dû les adopter. On ne leur connaît guère que des conques marines ou des trompes en argile grosses et courtes dont le pavillon s'ouvre en gueule de carnassier. Il faut aller jusqu'au sud du Pérou, à Nazca, pour retrouver la longue trompette droite en terre cuite richement peinte; sans d'ailleurs que nous cherchions ici à établir un lien culturel entre les deux régions.

Il manque à l'orchestre maya deux instruments américains importants: le tambour tout en bois à languette en forme d'H couché, sur lesquelles on frappe et qui s'appelle chez les Aztèques "teponastli" et la syrinx ou flûte de Pan. L'absence du teponastli est fort curieuse. Ce tambour sacré qui, à côté du "wewetl", tenait au Mexique une place très importante dans les cérémonies, n'aurait donc pas existé chez les Maya. Certains auteurs disent bien qu'on le rencontre au Yucatan; tout en admettant qu'il a dû certainement y pénétrer à une époque tardive par voie d'apport, la déclaration de ces auteurs ne peut être retenue, parce que dans leurs définitions imprécises ou inexactes, ils confondent wewetl et teponastli. L'aire de cet instrument s'est pourtant étendue à l'Amérique centrale et Oviedo nous le signale même en usage aux Grandes Antilles, où, dit-il, on aurait cherché en vain une peau suffisamment grande pour un wewetl; comme il joint à son texte une gravure fort nette du teponastli, nous sommes bien obligés de le croire. En tout cas on ne signale aucun instrument semblable en Amérique du sud, sauf en Equateur et en Colombie où l'on trouve un gros tambour taillé dans un tronc d'arbre évidé que l'on pose sur un support bas, ou que l'on suspend, couché, avec des cordes et que l'on frappe avec une mailloche près d'ouïes aménagées dans la paroi. On voit qu'ici le principe du teponastli reçoit une application. Plus au sud, au Pérou, en Bolivie où le bois devient rare, ce gros tambour disparaît complètement. En ces pays nous sommes, au contraire, au centre de l'aire de la flûte de Pan; celle-ci est faite de roseaux et aussi de terre cuite, telles les admirables syrinx de Nazca, voire en pierre tendre, comme en Bolivie et au Chili. On constate, phénomène semblable à celui du teponastli, mais en sens inverse, que la syrinx n'a pas franchi pratiquement l'isthme de Panama. Inconnue chez les Maya, on peut dire qu'elle l'est aussi chez les Mexicains, car ce ne sont pas les fragments de deux spécimens en terre cuite, trouvés au cours de fouilles dans l'Etat de Veracruz, et la présence de deux statuettes chez les Tarasque, si intéressantes soient-elles, qui viennent contredire notre affirmation d'ordre général. La syrinx importée accidentellement au Mexique n'a jamais dû y devenir populaire comme dans les Andes.

Et l'ocarina ? La région qui a façonné les plus beaux types, ceux qui, par leur taille et leur facture méritent le nom d'instruments de musique, comprend le Nicaragua et le Costa Rica.





Les ocarinas exécutés en terre cuite portent quatre perforations pour les doigts et donnent par conséquent cinq notes, comme le "tlapitsali" ou flageolet mexicain. Les Maya ont connu l'ocarina; des fouilles archéologiques en ont exhumé plusieurs spécimens au Yucatan et au Guatemala, mais ils ne comptent pas musicalement parmi les meilleurs. Est-ce en ces pays qu'il a été premièrement fabriqué ? il serait imprudent de le dire. C'est plus au sud qu'il s'est développé vraiment et si son aire de dispersion s'est étendue à une partie du Mexique, c'est, nous le répétons, en Amérique centrale et au Chiriqui qu'il abonde. Mais il ne s'est pas arrêté à l'isthme de Panama et il a débordé sur la côte d'Esmeraldas et de Manabi en Equateur et sur la côte de Colombie, au moins jusqu'à Santa Marta où sa facture reste très soignée, mais où il perd le plus souvent, en raison de sa taille exigüe, la plus grande partie de ses qualités musicales.

Mais revenons, pour conclure, à l'orchestre maya. Il faut souligner l'absence presque complète d'instruments mélodiques et le renforcement des instruments de percussion, de ceux qui frappent le rythme et facilitent la danse. On peut en induire que la musique chez les Maya était assez monotone, composée de formules rythmiques répétées, peut-être uniquement destinées à soutenir des airs chantés. L'élément vocal, en ce cas, lui eut apporté variété et intérêt, mais les voix se sont tues et nous ne le saurons jamais.

#### Bibliographie:

- MORLEY Sylvanus G. - The ancient Maya. Stanford University, California, 1946.
- LANDA Diego de - Relación de las cosas de Yucatan. Ch.XXII.
- COGOLLUDO Diego Lopez - Historia de Yucathan. Madrid 1688, L.IV. ch.V.
- OVIEDO y VALDES Gonzalo, Fernandez de - Historia general y natural de Indias, islas y tierra firme del mar oceano. Madrid 1851, 1ère part. I. V, ch.I.
- BRASSEUR de BOURBOURG Abbé Etienne Charles - Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale. Paris 1857-59 T.I, ch.III.
- id. - Popol Vuh. Paris 1861. Ch.V, p.113.
- VILLAGRA CALETI Agustin - Bonampak. Mexico 1949.
- GUERRERO Raúl G. - Musica de Chiapas. Revista de estudios musicales I, No.2, Mendoza, 1949, p.129-150.
- SPINDEN H.J. - A study of Maya art. Memoirs, Peabody Museum, vol.6, 1913.
- SAVILLE - A primitive Maya musical instrument. American Anthropologist, vol.X, No.8, Washington, 1897.

\*\*\*\*\*





La ville coloniale et son influence sur la vie intellectuelle de l'Amérique latine.

par M. Rudolf GROSSMANN (Hambourg).

C'est en Amérique du sud que s'est accomplie une des plus étonnantes et des plus fructueuses synthèses entre autochtones et européens, synthèse qui nous apparaît dès aujourd'hui devoir présenter un jour pour l'humanité une importance peut-être aussi grande que celle de l'assimilation du patrimoine spirituel de l'antiquité grecque et romaine par l'ancien monde ibérique, étrusque, celtique ou germanique.

Je vais m'efforcer ici d'étudier quelques aspects de cette synthèse. L'idée de cette étude me vint un jour où j'avais entrepris de dessiner une carte des territoires du Nouveau Monde colonisés par les Européens, aux environs de 1535.

1535. C'est-à-dire que moins de cinquante ans se sont écoulés depuis la découverte de l'archipel des Caraïbes par Christophe Colomb, moins de vingt ans depuis que Cortès a envahi l'empire des Aztèques au Mexique; Pizarro prépare seulement la même entreprise contre l'empire des Incas au Pérou et ce n'est que plusieurs années après que son capitaine, Almagro, lui présentera un rapport exact sur les régions plus méridionales de la côte pacifique du Chili. L'Atlantique du sud, y compris les côtes du Brésil et d'Argentine, a déjà été abordé, mais on n'en tient encore aucun compte. De plus, l'Europe ne distingue pas encore une Amérique du nord proprement dite, et à peine une Amérique du sud, selon l'image géographique qui nous est familière. Mais on distingue autre chose: une Amérique occidentale et une Amérique orientale: plus exactement, une Amérique occidentale, avec des villes; une Amérique orientale, sans villes. Car telle est la découverte étonnante que nous ferions en contemplant notre carte: d'un côté se pressent en nombre imposant, tout au moins pour l'époque, des métropoles et des comptoirs de commerce: Méjico, Puebla, Guadalajara, Acapulco, Panamá, Santa Marta, Cumaná, Cartagena, Quito, Guyaquil, Paita, Trujillo, Lima, Cuzco. De l'autre côté se dressent quelques misérables fortifications le long de la côte du Brésil, et les trois insignifiantes villes de Bahia, Rio de Janeiro et Buenos-Aires, en partie abandonnées. Un étrange bilan: le côté du continent dirigé vers l'Europe, l'Est, est vide. La civilisation européenne a pris racine là où l'Amérique se tourne vers l'Asie, vers l'Ouest. Bien que la côte atlantique soit, en fait, plus rapprochée, on ne s'y sent spirituellement pas plus près de l'Ancien Monde.

Mais un fait est plus étrange encore: un ou deux siècles plus tôt ce territoire urbain américain n'aurait pas été limité de façon essentiellement différente. Seulement Méjico aurait encore porté l'ancien nom de Tenochtitlan, les fondations des monuments incas à Cuzco n'auraient pas encore soutenu les murs de couvents, chrétiens. Nous ne savons pas exactement si Lima, Quito ou Bogotá auraient déjà existé, comme berceaux des villes actuelles, mais nous savons que nous aurions trouvé dans leurs environs des colonies indigènes importantes. Par contre, dès l'époque du Méjico et du Cuzco indiens, et bien avant eux, d'autres noms brillent, comme par exemple celui de Chanchán, riche en palais et en temples, et qui aurait compté trois cent mille habitants, dans la région des civilisations côtières péruviennes; les villes fabuleuses du bas-





moyen- et haut-empire Mayas, les métropoles des Toltèques, Zapotèques et Mixtèques, des Totonagues et des Aztèques, dont la population atteignait plusieurs dizaines de milliers, qui possédaient de splendides temples, des académies savantes, comme Tetzcuco sous le roi Netzahualcōyōtl, des établissements d'instruction pour militaires et prêtres, des conservatoires de musique et des centres d'art. Villes dans lesquelles on observait les étoiles comme dans la Babylone ancienne, dans lesquelles des représentations théâtrales étaient organisées comme à Athènes.

Que signifie tout cela ? Cela signifie que la colonisation originale des Espagnols en Amérique s'épanouit là où elle coïncide avec cette haute civilisation riche en villes des Indiens, dont beaucoup d'investigateurs admettent aujourd'hui qu'elle a été influencée de façon décisive par le monde asiatique, et elle reste d'abord stérile là où elle ne rencontre aucune civilisation urbaine autochtone. L'existence de villes, véritables centres religieux, politiques et économiques, et non simples agglomérations d'habitants, fut le facteur décisif et même fondamental de l'évolution spirituelle dans les dernières années avant l'arrivée des Européens aussi bien que dans les premières périodes de développement après leur arrivée.

Un second phénomène, peut-être plus intéressant encore, nous frappe. Il ne concerne pas la fonction de la ville en soi, par exemple par opposition au village, mais l'expression tout à fait concrète que cette fonction a trouvée dans un certain type de ville. En quelques mots: les villes réorganisées par les Espagnols en Amérique présentent, quant à leur plan, une analogie étonnante avec celles qu'ils trouvèrent dans le pays conquis.

Dans la ville coloniale espagnole, la cathédrale et le Cabildo (temple et administration communale, le centre local de la hiérarchie religieuse et civile) se trouvent sur la "plaza", donc au centre même du système, tout comme la Teocalli et le palais du souverain autour de la place du temple dans la cité mexicaine ou maya. Le monument religieux est, dans les deux cas, nettement plus riche et plus orné que le monument politique. La seule différence est que le système rationaliste de disposition en échiquier des quartiers d'habitation s'étendant derrière la plaza, est appliqué beaucoup plus systématiquement chez les Espagnols que dans les métropoles indiennes, telle que Tenochtitlán. Vous vous rappellerez peut-être un plan de cette ancienne capitale de l'empire aztèque accompagnant un rapport des Cortès à Charles-Quint et daté de 1524: un schéma parfaitement géométrique (et dans cette abstraction presque transcendantal) orienté autour du point sacré de l'intersection des coordonnées et rempli par de nombreux carrés de maisons assez réguliers. Schéma qui aurait à peine été différent s'il avait été conçu par les Espagnols.

Il est presque hors de doute que la forme primitive de la ville espagnole et portugaise de la Renaissance, dans la métropole comme dans la colonie, est le castel romain, et que nous assistons ici à une renaissance espagnole de l'héritage antique, tout comme dans le domaine de la littérature et de l'art. Si, cependant, l'ordonnance des villes indiennes et espagnoles (toutes deux expression architecturale d'une attitude intérieure) montrent une telle parenté, c'est grâce à des raisons profondes, à une sorte d'harmonie préétablie. Cette harmonie réside dans le fait que la conception magique du monde, propre aux Indiens, et le caractère si proche du





mystique du chrétien espagnol au siècle des découvertes, ne sont pas aussi éloignés l'un de l'autre que l'on ne l'admet généralement. Si les Indiens croyaient, par certaines actions et certains rites, pouvoir influencer le monde supra-sensible, l'asservir à leurs sens, les conquistadores espagnols et les rois qu'ils servaient, n'étaient pas moins persuadés de s'être assurés dans la conquête de l'Amérique, des droits à la clémence particulière de Dieu et d'avoir presque réalisé un royaume divin universel.

Dans les deux cas (chez les Primitifs païens comme chez l'Européen chrétien de la Renaissance) le principe directeur est sans doute qu'il est après tout possible de s'assurer les services de la divinité, en prenant soi-même en mains une partie de l'activité qui lui était réservée. Le temple à côté du palais signifiait non seulement que Dieu, en tant qu'invité, se trouvait à quelques pas, mais aussi qu'il est possible d'exercer sur lui, et pas seulement sur ses prêtres, une discrète surveillance. A qui connaît les rapports entre le roi Philippe II et le Pape à Rome, cette hypothèse, appliquée à un Espagnol du XVI<sup>e</sup> siècle, ne paraîtra pas tout à fait absurde. Dieu et le souverain réunis forment le seul et unique sommet du système absolutiste. Autour de lui ne se trouvent, tout au moins en théorie, que des serviteurs et des satellites; exactement comme la Plaza Mayor ou la Plaza de Armas des villes coloniales espagnoles forme le centre grandiose de la vie urbaine, centre derrière lequel ne s'étend que la masse monotone des carrés de maisons, qui, par rapport à la plaza, n'osent arborer que quelques traits personnels à peine ébauchés.

Avant sa découverte, l'Amérique du nord ne possédait aucune ville de la structure et du caractère des grands centres culturels de l'Amérique centrale ou méridionale indienne. Lorsque le protestantisme anglo-saxon des "Pilgrim Fathers" colonisa cette partie du continent, il ne trouva donc aucun élément qu'il eût pu utiliser, consciemment ou inconsciemment, pour enrichir ou soutenir son attitude idéologique fondamentale. C'est pourquoi les Anglo-Saxons en Amérique ont tout simplement écarté le partenaire, l'ont relégué dans des "reservations" et ont entrepris de fonder leurs villes uniquement selon l'esprit du protestantisme réaliste et matérialiste, tandis que les Espagnols ont tout au moins essayé de suivre l'autre voie, celle de la synthèse entre l'Ancien et le Nouveau Monde.

Cette synthèse ne se borne pas à l'aspect purement extérieur: urbanisme, distribution des rues, répartition des bâtiments essentiels; elle est au moins aussi sensible quant au fluide spirituel qui émane de cette collaboration entre l'homme et la matière.

Il est vrai qu'au premier abord il peut nous sembler que des résidences comme Méjico et Lima, où une religieuse, Soeur Juana Inéz de la Cruz, poursuit avec un talent congénital l'oeuvre du grand Gongora; où un vice-roi espagnol, le prince de Esquilache, fonde une académie littéraire dans le style européen; où, dès 1621 (six ans à peine après l'Europe centrale) apparaissent les premiers journaux; où les jésuites font jouer leurs drames et où Saint Thomas d'Aquin est interprété dans les universités, ne sont qu'un pastiche de Madrid, Salamanque et Valladolid, même dans le domaine spirituel. Cependant un examen plus approfondi nous montre que des historiens vivent sous le charme de cette civilisation urbaine, surtout des religieux et leurs élèves, qui s'efforcent de dégager





dans leurs chroniques le patrimoine indien du continent. Nous sommes stupéfaits de voir que, dans les universités, en plus du latin et du grec, on enseigne l'otomi, le náhuatl, le kachiquel ou le quechua; que les fils des caciques peuvent fréquenter des écoles presque meilleures que celles du blanc des classes moyennes. Dès cette époque de colonisation urbaine, on traduit même Lope de Vega et Calderón dans la langue des Aztèques, pour les jouer devant les Indiens, comme le fit par exemple Bernardo de Alba en 1651; tandis que le curé de Tinta dans le Haut-Pérou, Antonio Valdés, se servant de fragments indiens, rédige dans leur langue le célèbre drame de l'"Amour de l'humble Chef Ollantá pour la noble fille Inka Cusi-Coyllur" et le fait représenter entre 1770 et 1780.

Le représentant officiel de cette civilisation urbaine de l'Ouest, la classe des lettrés, des "Letrados", elle-même est inspirée par le "genius loci" de l'Amérique. Formée dans la mère-patrie sur la base d'un vrai humanisme, elle produisit en Amérique des personnalités comme Pedro de Peralta Barnuevo, professeur de mathématiques, astronome, théologue, ingénieur, cosmographe, médecin et juriste à Lima, entre 1700 et 1740. Il fonda en élégants vers espagnols la "Rodogune" de Corneille, tout en composant des vers italiens, latins et même quechuas. Non pas une exception, mais le prototype de cette race, typiquement baroque, de savants spéculateurs, que les Espagnols nommèrent plus tard polygraphes et qui représentent la dernière incarnation du vrai humanisme, avant l'ère de la spécialisation scientifique qui triompha au XIX<sup>me</sup> siècle. On pourrait les comparer à Descartes en France, à Leibniz en Allemagne, si leur effort vers l'universalité n'avait été par trop entravé par la conception espagnole catholique du monde. De plus une goutte d'esprit indien les rapproche involontairement des anciens Amautas, ces prêtres-lettrés de l'empire Inca, que le descendant des Incas, Garcilaso, fait revivre dans ses "Commentaires Royaux".

A l'ombre d'une classe aussi conservatrice et aristocratique, dont la science est basée sur la spéculation et le respect de l'autorité, et non sur l'expérience, s'ébauche la première phase de la nouvelle culture coloniale, soutenue par les trois grands ordres des franciscains, des dominicains et des jésuites, ceux-là mêmes qui, loin de se retirer, à l'exemple des bénédictins du Moyen-Âge dans les cloîtres isolés, comme le Mont Cassin en Italie, Cluny en France, San Milán de la Cogolla en Espagne, avaient pris pied au centre même du tourbillon de la vie, et, de leur observatoire, s'efforçaient de le maîtriser. Parmi eux les dominicains surtout forment un ordre essentiellement urbain, en même temps que les Augustins et les Religieux de la Merci, moins nombreux, tandis que les jésuites surtout se consacrent également à l'éducation urbaine et aux missions rurales chez les Indiens.

Parmi les diverses manifestations spirituelles auxquelles ces ordres imposèrent leur sceau, les plus durables furent sans doute l'architecture et les arts appliqués. Ce sont ces religieux qui, sous la direction de maîtres européens, assumèrent dans les écoles professionnelles l'éducation des artistes et artisans indiens et qui, tout en s'efforçant de comprendre et de respecter la mentalité de leurs élèves, développèrent ce style colonial américain si particulier. Dans ce style colonial les ornements indiens pénétrèrent presque insensiblement dans le monde des motifs des cathédrales chrétiennes et des palais baroques et même les remplacent complètement. Ce phénomène, particulièrement sensible dans les pièces d'orfèvrerie et d'argenterie religieuses ou laïques,





est admirablement illustré par les exemples recueillis pour l'exposition actuelle du Musée d'Ethnographie de Genève. Dans son excellente monographie, "L'argenterie hispano-américaine à l'époque coloniale" (qui vient de paraître avec une préface du Professeur Pittard), le Dr.F.Muthmann a montré également les étonnantes analogies entre l'art des artisans espagnols et celui des indiens dans l'Amérique coloniale. "On peut découvrir, dit-il, beaucoup d'analogies entre ces deux arts. Tous deux provenaient d'un monde fabuleux, fantastique, très réel pourtant aux yeux des hommes et des artistes des deux continents. Cet entrelacement de plantes, de bêtes, de monstres, de démons et de scènes religieuses, mythologiques ou profanes, était, pour l'Européen du Moyen-Âge et pour l'Indien, l'image de la vie, de la nature, de l'univers. L'art précolombien, qui dégénérait avant la Conquête déjà, fut anéanti; mais les aptitudes artistiques, le sens décoratif et surtout l'ancienne image du monde s'étaient conservés chez les Indiens, malgré la nouvelle civilisation et la nouvelle religion que les conquérants leur avaient imposées. Tout cela se ranima sous l'influence de l'art décoratif européen. Le résultat de cet apport fut un art américain, dans lequel un grand nombre d'anciens motifs, européens et indiens, reprirent leur sens primitif, leur fraîcheur et leur vigueur."

Cela ne signifie-t-il pas que, dans le domaine de l'art, nous trouvons dans l'Amérique coloniale du sud une synthèse entre des tendances idéologiques analogues, synthèse semblable à celle que je viens d'esquisser dans le domaine de l'urbanisme ?

La tâche des grandes métropoles hispano-américaines de l'Ouest semble donc avoir été de préparer le terrain à cette attitude intellectuelle et d'assurer sa diffusion. Cette tâche a surtout été accomplie par Lima avec ses vice-rois qui, suivant les anciennes voies des Incas, construisirent deux grandes routes militaires: l'une vers le Chili méridional, l'autre vers l'embouchure du Rio de la Plata, routes marquées à leur tour par une série de villes, réunies entre elles et traversant de vastes territoires de basse-culture habités par des nomades et s'étendant jusqu'à des rivages à peine explorés jusque là. Ces chaînes de villes de caractère typiquement colonial, dont la tête de pont argentine était la "docta" Cordoba, fondée en 1573, n'ont pas seulement une importance militaire et économique. Leur rôle est assez semblable à celui des célèbres routes de pèlerinages qui, dès le XI<sup>me</sup> siècle, conduisirent du cloître français de Cluny, à travers la célèbre vallée de Roncevaux, vers le sanctuaire espagnol de Saint Jacques de Compostelle. Elles furent parcourues non seulement par des missionnaires et des religieux, mais aussi par des étudiants laïques, par des savants, des écrivains satiriques et des poètes, des sculpteurs sur bois et des architectes, bien avant 1778, année où elles furent élevées à la dignité de relais de la poste continentale d'Etat, et ainsi englobées dans le système économique et le réseau des communications du continent.

Une des productions littéraires les plus remarquables de l'Amérique du sud, née pour ainsi dire le long d'une de ces routes, et toute imprégnée de son atmosphère, est le célèbre "Lazarillo de Ciegos Caminantes", une sorte de Baedeker pour la route de Buenos-Aires à Lima, dont l'éditeur s'intitule pompeusement descendant des Incas et qui parut à Lima en 1773. En plus de conseils pratiques pour les voyageurs, il nous donne des renseignements précieux sur la civilisation, la sociologie et le folklore, et est un des rares ouvrages de l'époque que nous puissions encore lire aujourd'hui





avec intérêt. Il est intéressant de constater que l'écrivain affirme fièrement être un Indien pur sang et plus encore qu'il le fasse par une formule littéraire typique pour le roman picaresque espagnol et dans un style qui laisse par ailleurs reconnaître que cette littérature de la métropole lui était familière. Nous avons ici un exemple caractéristique de l'assimilation, déjà très avancée vers la fin de la période coloniale, des éléments indigènes et espagnols dans la littérature de l'Amérique du sud.

Des exemples analogues d'une interpénétration mutuelle très profonde, sur la base des deux traditions, se trouvent dans l'architecture et, par là même, dans l'aspect général des villes coloniales espagnoles d'Amérique. Un des exemples les plus frappants serait sans doute Cuzco, la capitale archéologique du Nouveau Monde et le plus grand musée en plein air de l'Amérique espagnole et indienne. Blottie au fond d'une vallée entourée de montagnes géantes, centre et résidence d'un empire théocratique, cette ville avait acquis, en plus de son importance administrative et militaire, la renommée d'une Ville Sainte, à laquelle l'expression du culte imprimait son caractère. Lorsque, le 15 novembre 1533, les conquistadores la transformèrent en une ville espagnole, leur réalisation la plus caractéristique et la plus importante quant à la véritable conquête du pays, fut de remplacer tout simplement le culte du Soleil par le culte de la Croix. Ce caractère sacré de la luxueuse ville fut encore accentué par le clergé qui accompagnait les conquérants. Hallucinés par la grandeur de leur mission chrétienne, entraînés par leur ardeur à étouffer le paganisme qui s'étalait dans les temples somptueux, dans les palais impériaux, dans les sanctuaires, les jardins et les cloîtres des Vierges du Soleil et jusque dans l'imposante citadelle de Sacsahuaman, ils érigèrent des églises catholiques sur les ruines encore fumantes des temples Inca. Comme symbole de la présence même du Christ à la place qu'avait tenue Huiracocha, ils élevèrent leur cathédrale sur les fondations mêmes de l'ancien temple consacré à la divinité péruvienne et le cloître de Saint Dominique sur celles du temple du Soleil.

Mais au fur et à mesure que les Espagnols pénétrèrent les anciennes traditions et légendes des Indiens, ils remarquent qu'une religiosité aussi forte que la leur ne peut être simplement étouffée par la destruction de temples et de sanctuaires. Il est nécessaire de gagner la masse des indigènes, non seulement par l'ardeur de catéchistes, mais aussi par une semblable pompe, et même par des rites et des symboles analogues à ceux auxquels ils étaient habitués de tous temps. C'est ainsi que dans les églises chrétiennes de Cuzco on accepta tranquillement les ornements indiens, on organisa des processions et des pèlerinages qui rappelaient des rites indiens. C'est ainsi qu'on arriva à ce que les milliers d'Indiens suivent les effigies de saints chrétiens, les adorent avec la même onction avec laquelle ils vénéraient la veille encore leurs idoles païennes.

La synthèse entre le Présent et le Passé, plus exactement entre la culture autochtone et la culture importée, est donc le trait le plus caractéristique de l'esprit des villes de l'Amérique occidentale à l'époque coloniale. La signification de cette synthèse ne nous apparaît clairement que lorsque nous la confrontons avec l'aspect, de prime abord tout à fait différent, des villes atlantiques de l'Est, qui se développèrent seulement au XIX<sup>me</sup> siècle.

Un contact vraiment vivant entre la route militaire de Lima





au Rio de la Plata et le port atlantique de Buenos-Aires ne fut malheureusement établi que vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Si ce contact avait existé 150 ou 200 ans plus tôt, au lieu d'être coupé brusquement devant les portes de Córdoba, l'esprit riche en tradition, respectueux de l'autorité, qui régnait sur les villes péruviennes, se serait certainement étendu à Buenos-Aires et à Montevideo. En ce cas l'esprit scolastique et mystique se serait épanoui dans ces villes aussi bien qu'à Lima ou à Quito, et le cercle de la civilisation urbaine américaine aurait été fermé. C'est pourquoi le grand rêve de la seconde moitié de la période coloniale fut d'installer un vice-roi à Buenos-Aires. Rêve qui ne fut cependant complètement réalisé qu'en 1776. Ce royaume représente, dans le domaine spirituel, un effort du despotisme éclairé venu de la métropole, pour assurer une soupape de sûreté à l'esprit du rationalisme de plus en plus agité, afin de l'apaiser avant qu'il ne fût trop tard. C'est pourquoi la métropole accorde une certaine indépendance politique et spirituelle à une partie de l'empire colonial à peine chargée par l'hypothèque scolastique. Mais il était trop tard. La révolution ne put plus être arrêtée, malgré les mesures éclairées prises par le vice-roi de La Plata. Elle éclata le 25 mai 1810 à Buenos-Aires et trois semaines plus tard à Caracas, où la situation était assez semblable.

Car - et vous voudrez bien vous rappeler ici la carte de colonisation que nous voulions dessiner tout à l'heure - dans cette région américaine de la côte Est, habitée par des indiens primitifs, des Caraïbes continentaux, des Tupi-Guaranis, des tribus de chasseurs et de récolteurs de la Forêt Vierge et de la Pampa; région sans villes et sans Etats puissants; sans architecture, sans écriture, et même sans substitut d'écriture, les conditions primordiales pour le développement de villes d'un tout autre caractère étaient désormais données; des villes dont la cellule primitive avait été un port ou un fort indien et qui, aujourd'hui encore doivent généralement leur fondation à l'initiative privée d'un prospecteur, d'un ingénieur, d'un colon ou d'un spéculateur de terrains, ou encore des villes qui, comme en 1882 la ville argentine de La Plata, ont été délimitées sur une feuille de papier à dessin, à l'aide du compas et de la règle, pour répondre à des considérations de politique étatique ou administrative. Ce sont les villes de l'utilitarisme et du positivisme, les centres idéaux pour le développement de la démocratie sud-américaine. Des villes dont le chiffre de population a augmenté au cours de quelques dizaines d'années de façon fantastique par rapport à l'Ouest baroque, végétant depuis plusieurs générations. Si bien que Buenos-Aires, Rio de Janeiro et São Paulo dépassent bientôt le million, tandis que Lima, entre 1810 et 1842, redescendait de 78.000 habitants à 52.000. Cette augmentation de la population prêta à ces nouvelles capitales de la côte atlantique un attrait magique, que les cités de la côte ouest n'avaient pas connu. Tandis que la ville coloniale caractéristique de l'Ouest, Lima, La Paz, Quito ou Bogotá, ne retenait entre ses murs que deux à quatre pour cent de la population rurale, plus de trente pour cent de tous les Argentins sont aujourd'hui rassemblés à Buenos-Aires et plus de vingt-huit pour cent de tous les Uruguayens à Montevideo.

C'est ainsi que se développent d'immenses réservoirs, non seulement pour la population rurale qui afflue vers la métropole comme l'insecte attiré par la lumière, mais aussi pour tous les Européens désireux d'émigrer: non seulement des commerçants et des colons, mais aussi, depuis trois ou quatre générations, des écri-





vains, des lettrés et des professeurs. Car si les villes coloniales du type oriental, dans le dualisme toujours renaissant Valparaíso-Santiago, Callao-Lima, Guyaquil-Quito, Baranquilla-Bogotá, avaient toujours soigneusement séparé la fonction économique de la fonction spirituelle de la ville, en réservant à chacune de ces fonctions un quartier particulièrement prédestiné à ce rôle par la nature, ces deux éléments se confondent désormais: Buenos-Aires et Rio de Janeiro sont à la fois ports mondiaux et capitales, leur océan est l'Atlantique, la grande voie de liaison entre l'Amérique et l'Europe du XIX<sup>me</sup> siècle, et non plus le Pacifique des XVII<sup>me</sup> et XVIII<sup>me</sup> siècles, accessible seulement après un long voyage à travers l'isthme de Panama.

Français et Anglais, Allemands, Suisses et Autrichiens, Italiens et Slaves que le rigide système de monopoles économiques du régime colonial avaient tenus éloignés, pouvaient désormais affluer sans entraves, apportant non seulement des hommes et des capitaux, mais aussi une réserve importante d'idées: les Français l'esprit positiviste, l'élégance esthétique et la tendance à la centralisation, éléments qui, à l'avenir, marqueront de leur sceau la ville de l'Amérique latine, depuis son administration et sa vie de société jusqu'à sa philosophie et sa littérature; les Anglais apportent leur "common sense" et leur esprit pratique, qui n'ont pas peu contribué au bannissement de la littérature de propagande religieuse et de polémique scolastique, au profit de statistiques, de rapports et de bilans, dans la majorité des imprimeries de la ville.

Si le véritable représentant de l'esprit urbain dans l'Amérique orientale était l'universitaire, fier de sa formation classique, conscient de sa supériorité sur le bourgeois moyen, le plus souvent un religieux ou un magistrat, son rôle est repris dans la nouvelle ville atlantique par le bourgeois libre des classes moyennes. L'importance de cette transformation des élites, quant à la fonction spirituelle des villes, saute aux yeux. Conscients de ce que le progrès, ou comme ils disent eux-mêmes la "civilisation", dans leur pays dépend d'eux, ils considèrent que leur premier devoir est de veiller à l'éducation de toutes les classes sociales et de tous les habitants: Sarmiento, tout jeune encore le sage adversaire idéologique de la dictature aux environs de 1840, réalisera trente ans plus tard l'idéal d'être à la fois chef d'Etat et pédagogue. L'évolution déterminée par lui, et par les dix-huit républicains-socurs qui partageaient ses opinions, fera naître ce type d'intellectuels, dès lors répandu dans tout le continent, qui, avec une vraie joie de pionniers, découvrent des domaines méprisés, interdits, diffamés à l'époque coloniale, qui font jaillir du sol des journaux quotidiens d'une richesse, d'un format et d'un niveau rarement atteints en Europe. Journaux destinés à remplacer la production de livres encore embryonnaire alors. Au cours de quelques générations, cette production fut développée jusqu'à s'étendre de ses deux foyers, Buenos-Aires et Rio de Janeiro, jusqu'au cœur des pays voisins. La conception unificatrice de l'américanisme de caractère ibérique a également trouvé son expression la plus énergique dans cette nouvelle attitude intellectuelle des villes. Attitude reflétée d'abord dans la littérature et depuis quelque trente ans dans l'effort tenté pour bâtir un foyer à la philosophie de la civilisation du continent.

Malgré d'importantes divergences entre les différentes républicaines, quant au dosage et à la couleur locale, la base de toutes ces idéologies est à nouveau la synthèse entre l'indianisme et





l'ibérisme, synthèse qui cependant repose sur une base beaucoup plus large que celle de la période coloniale. Cela s'explique par le fait que, aux deux facteurs primitifs, l'indianisme et l'ibérisme, deux autres se sont désormais ajoutés, que le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle, par suite de leur refus absolu de toute influence autre que celle de la métropole, ne pouvaient encore connaître. Ces deux facteurs nouveaux sont l'ingérence de l'Europe en général, et, plus récemment, de l'Amérique du nord, qui a planté dans le décor des villes comme Buenos-Aires, Rio et São Paulo les gratte-ciels new-yorkais et y a apporté l'évangile de Wall Street, la culture cinématographique de Hollywood, les lois de la bonne société de Miami et le travail à la chaîne de Ford.

Cependant, dans l'ensemble, ces derniers éléments ne sont que des taches de peinture fraîche sur un ancien tableau. Le noyau du problème est resté le même, que nous soyons en 1550 ou en 1950. Aujourd'hui comme alors, il faut reconnaître que le monde occidental et le monde autochtone dans l'Amérique latine se heurtent fatalement, et que la tâche du continent méridional est de concentrer les énergies dispersées des deux mondes en une influence unique, d'effectuer la synthèse entre la conception magique du monde propre aux Indiens et le système de causalité des Européens; de réconcilier la croyance de l'un en une dépendance cosmique des hommes, avec l'individualisme qui sert de guide à l'autre.

Depuis l'époque de leur création, les villes de l'Amérique latine ont contribué à la solution de ce problème. On peut même affirmer que cette solution a été en grande partie trouvée grâce à l'initiative des populations urbaines, laïques ou religieuses. Ces classes éduquées ont été pendant des siècles les esclaves d'une conception historique qui restait encore orientée vers les dogmes du christianisme: création, péché originel, rédemption et Jugement dernier, alors qu'autre part on avait déjà humanisé le Bon Dieu jusqu'à en faire un génial technicien ou le plus vénérable des philosophes. Les élites intellectuelles des villes hispano-américaines avaient eu plus de trois cents ans pour laisser cette conception mystique agir sur les Indiens, très réceptifs à de telles impressions, et pour les attirer, de façon pour eux presque insensible, vers le camp chrétien et par conséquent occidental. Les villes de l'Amérique du nord n'acquirent leur puissance et leur prestige que lorsque, dans le monde occidental, le système médiéval et scolastique de compensation entre la Foi et la Raison eût été remplacé par l'intronisation de la Raison seule, cette raison qui dévoilait aux Indiens si peu de ce monde supra-sensible dans lequel se déroulent leurs mythes et leurs légendes. Le christianisme espagnol par contre sut admirablement concrétiser les relations qui existent entre l'individu et les phénomènes de l'univers, relations familières depuis toujours à l'Aztèque et au Maya, au Chibcha et à l'Aymará, à l'Aruaque et à l'Araucan dans leurs légendes de la création, du déluge, de la chute et du salut de l'humanité.

Sur cette base, l'âme indienne et l'âme espagnole s'étaient déjà pour une grande part rencontrées lorsque, avec l'émancipation politique de l'Espagne, le vent du rationalisme se mit à souffler sur l'Amérique du sud également. Des milliers et des milliers d'Indiens, avec leurs enfants et petits-enfants, avaient été gagnés à la conception des conquérants, au lieu d'être écartés par indifférence ou rancune. C'est ainsi que l'Espagne put poser dans le Nouveau Monde la base de dix-neuf Etats qui, non seulement se montrèrent viables lorsque le temps de leur indépendance politique fut





venu, mais qui possédaient depuis longtemps une civilisation propre. "La civilisation est quelque chose qui s'est développé organiquement" dit l'américaniste Walter Krickeberg dans son introduction à l'intéressant ouvrage de Kurt Peter Karfeld, "Cultures disparues, peuples vivants", paru en 1941. Et il poursuit: "Elle ne peut être expédiée par dessus l'Océan, avec des églises françaises et des palais vénitiens, défaits pierre à pierre et emballés dans des caisses, ni avec les tableaux des anciens maîtres, achetés sans discernement dans les salles de vente d'Europe. Elle ne se développe que sur le sol d'un peuple formé par l'union de nombreux destins communs. Cachés dans de paisibles agglomérations du Mexique et blottis dans les vallées des Andes de l'arrière-pays péruvien, les cathédrales et les cloîtres riches en trésors d'art, s'élevèrent au-dessus des "patios" ombragés des habitations hispano-mauresques. Plus que de nombreuses paroles et de bruyants discours ils témoignent de la force et de la vitalité de la civilisation espagnole en Amérique."

Je tiens à souligner tout spécialement que, si cette civilisation coloniale a pu être réalisée sans devenir un reflet schématique de la métropole, c'est à la population urbaine sud-américaine qu'en revient tout le mérite. C'est grâce à elle que dans ce continent l'idée de "peuple", au sens européen d'unité raciale, s'efface devant la tradition historique et la tâche presque sacrée d'explorer le pays, ce vaste pays si riche d'avenir, d'en découvrir les richesses matérielles et spirituelles et de les mettre au service de l'homme. C'est là une tâche humaniste au sens le plus vrai du mot. L'humanisme des XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles a su accomplir cette tâche grâce à la faculté d'adaptation de son élite intellectuelle urbaine. Je ne doute pas que l'humanisme du XX<sup>ème</sup> siècle sache résoudre le même problème avec la même maîtrise.

\*\*\*\*\*

#### Un peintre-ethnographe suisse chez les Sioux.

Rudolf Frédéric Kurz, alias "Oeil de Fer" (1818-1871).

par M. René NAVILLE (Genève).

Le regard du visiteur du Musée d'Ethnographie de Genève s'est peut-être plus d'une fois arrêté sur cette gravure ornant le mur du couloir d'entrée et qui représente des Indiens fuyant à dos de cheval devant un incendie des Prairies en Amérique. Si, poussé par la curiosité, il a cherché à connaître l'auteur de cette illustration, il aura pu lire dans un coin, inscrit en lettres minuscules, le nom de Kurz.

Or beaucoup ignorent que Kurz était suisse et originaire du canton de Berne. Le Musée Historique de cette ville possède de nombreuses oeuvres dues au pinceau et au crayon de cet artiste qui, de 1846 à 1852, passa six ans de sa vie avec les Compagnies de pelletteries et les Indiens du Moyen et du Haut Missouri.

Poussé par le goût de l'aventure et par un tempérament romantique, notre compatriote avait quitté en 1846 sa ville natale pour, sur les conseils d'Humboldt qu'il avait connu à Paris, gagner le Mexique. A Paris, il avait également reçu de précieux avis de





son ami, le lithographe suisse K. Bodmer qui, quelques années auparavant (en 1832), explora le Mississipi avec le Prince de Wied dont il illustra les oeuvres.

L'état de guerre, toutefois, régnant à l'époque entre les Etats-Unis et le Mexique ne lui permit pas de réaliser ce projet. Parvenu à la Nouvelle Orléans, il se dirige tout d'abord sur Saint Louis d'où il gagne St. Joseph et la région du Haut Missouri où il entre en contact avec les indiens Jowas appartenant au groupe linguistique des Sioux. Ces superbes indigènes "qu'aucun blanc n'égale en grâce et en beauté" l'incitent à faire de nombreuses études de nu. Car ils vivent la plupart sans vêtements et "les personnes qui vivent à l'état de nudité adoptent d'autres poses que celles qui sont vêtues". C'est pourquoi il est venu en Amérique, afin d'y trouver des modèles se rapprochant le plus de la beauté pure et des formes de la vie antique. Il ébauche là une courte idylle avec une jeune indienne de cette tribu, qu'il avait choisie pour modèle. "Un soir, écrit-il dans son carnet de route, je restais seul avec elle dans la forêt, écoutant les jeunes gens enamourés cherchant à séduire leurs belles au son de la flûte ou en sifflant dans la paume de leurs mains. La lune ne m'avait jamais paru si belle, les arbres si gigantesques et la vie si romantique. Longtemps je restais assis sur un tronc d'arbre auprès de Niukogra, ma gracieuse compagne, cependant que la lune se reflétait devant moi dans les eaux du Missouri et près de moi dans ses grands yeux humides et langoureux. Je lui posais beaucoup de questions mais n'en transcrivis aucune. Ce n'est que tard dans la nuit que nous rejoignîmes notre tente."

Il se fiance ensuite avec une autre jeune indienne qui disparaît un beau jour en emportant tous ses bagages.

Tout en faisant des croquis et en se livrant au trafic des chevaux pour gagner son existence, il joint ensuite Fort Berthold. En cours de route, il rencontre beaucoup d'indiens Omahas dont il reproduit les costumes, les moeurs et les danses. A Fort Berthold, il vit parmi les indiens Mandans et, assis sur le toit d'une hutte, assiste, en utilisant une longue-vue, à l'enterrement de son ami le Boeuf Courte Queue tué par les Sioux et dont le cadavre, selon la coutume, est livré aux oiseaux de proie sur une haute plateforme de bois. Après avoir mis au point un vocabulaire Mandan (600 mots), il décrit l'habillement des jeunes squaws Herantsa (gros ventres) composé d'une tunique de peau de daim ornée de dents d'élans et les magnifiques parures des chefs Herantsa avec leurs tatouages.

Des indiennes viennent s'offrir à lui comme épouses. Un jour l'une d'elles lui vole son crayon pour se venger de sa froideur. Perte irréparable !

Mais une épidémie de choléra s'étant abattue sur les indigènes, ceux-ci accusent Kurz de leur avoir jeté un mauvais sort avec ses dessins et ses croquis. Car reproduire les traits d'un indien, n'est-ce pas voler son âme et partant le livrer aux pires maladies ?

Voici donc notre voyageur obligé de peindre en cachette en restant dissimulé derrière sa fenêtre.

Des villages atteints par l'épidémie se vident peu à peu. Un jour, il rencontre de jeunes indiens qui, pour s'accoutumer à la douleur, se promènent avec des loups retenus par une corde fixée par un crochet aux muscles de leur dos.





Il passe de longues heures à méditer sur les moyens les meilleurs d'arriver à exprimer la beauté pure du corps humain. Seul le contact avec la vie primitive, le spectacle d'êtres vivants dans la nature, le rejet de toute idée préconçue et scholastique doivent, selon lui, permettre d'atteindre ce but.

En route pour Fort Union, il rencontre dans la Prairie des indiens suspects. Des Sioux ? Son cheval s'emballe, faisant choir tout son attirail de peinture, et notre Bernois se retrouve à terre, ayant perdu ses lunettes, cherchant fébrilement ses compas, ses pinceaux et ses couleurs sans se préoccuper autrement du danger qui le guette.

Il note ensuite que chez les Sioux les filles sont étroitement surveillées. Toutefois, comme, à l'instar des Spartiates, les jeunes gens bravant cette surveillance peuvent chercher à les conquérir la nuit venue, elles ne se couchent qu'enveloppées et ficelées dans de multiples couvertures. Les Sioux ont d'ailleurs de nombreuses épouses qu'ils utilisent non pour leur plaisir mais pour le travail. Celui qui épouse l'aînée d'une famille peut disposer de toutes ses soeurs cadettes, ce qui a l'avantage d'éliminer les sentiments de jalousie entre elles.

Un jour il assiste à une chasse aux buffles qui, pris au piège dans un enclos, sont abattus cependant que les femmes se plongent dans leurs entrailles ouvertes, s'abreuvant de leur sang et dévorant leur foie cru. Voici les jeux où excellent les indiens, auxquels ils s'adonnent pour s'exciter, sans jamais tricher ni jurer, au contraire de ce que l'on voit dans ce que "l'on appelle le monde civilisé". Les Sioux se livrent souvent à des festins aux sons des tambours. Ils ne mangent pas la chair humaine comme les Aztèques. Tout au plus se contentent-ils, après un combat et emportés par la colère, de mordre dans la chair des ennemis qu'ils ont tués.

Tout en faisant des études sur les animaux qu'il rencontre, en prenant des notes sur la musique indienne et en se livrant à de longues dissertations sur le problème du mal et le libre arbitre, Kurz poursuit sa route dans un paysage de plus en plus hivernal, car on est au mois de novembre.

Il entre en contact avec des Crees, des Crows, des Assiniboins qui, à cause des lunettes qu'il porte, l'appellent "Quatre Yeux"; les Herantsa pour la même raison l'ont dénommé "Yeux de Fer". Les uns et les autres pensent que c'est à cause de ses lunettes qu'il peut reproduire et peindre leurs traits.

La neige recouvre maintenant la Prairie qui s'étend à perte de vue. "Elle apparaît tantôt grise, tantôt dorée ou rose. Et sur ces surfaces brillantes, les tentes multicolores avec leurs trophées composés de scalpes, de barbes de buffles, d'étoffes rouges, jettent des taches bigarrées. Ça et là, on aperçoit des hommes flânant d'un air majestueux, des enfants absorbés dans leurs jeux, des jeunes filles portant de l'eau, des femmes charriant du bois ou grattant des peaux, des chevaux prêts à être montés, des chiens à l'affût d'une pitance. Ces silhouettes sombres se détachent, spectrales, sur la neige étincelante puis disparaissent soudain, absorbées par la fumée ou le brouillard. On ne perçoit aucun bruit de dispute, aucun gros mot; on entend seulement le roulement continu des tambours, le hurlement des chiens, le hennissement des chevaux



et des appels lointains. Pas de disputes mais aussi point de chants ou de yodel. Seul résonne le martellement monotone du tam-tam et la musique des charlatans... aucun chant inspiré par la gaîté.

La plus grande joie de l'indien quand il est chez lui c'est de pouvoir banqueter; le tabac est son passe-temps favori et la danse sa griserie."

Janvier 1852. Le froid se fait de plus en plus vif. Un des compagnons de Kurz risque de mourir atteint d'une tumeur, ce qui peut rendre sa situation périlleuse, les indiens rendant ses descendants responsables de tous leurs maux. Le fait que Bodmer l'a précédé quelques années plus tôt dans la région n'est pas pour faciliter les choses. Pour passer le temps, entre deux études d'élans, Kurz se livre à de longues dissertations qu'il note dans son carnet de route. "L'humanité, écrit-il, n'a qu'une chose à redouter, c'est que grâce aux découvertes de l'homme, l'équilibre de la terre ne soit rompu en entraînant la destruction de notre planète".

La religion catholique lui paraît plus adaptée que le protestantisme aux moeurs des indiens. Ceux-ci toutefois ont été arrêtés dans leur évolution normale par les missionnaires et la colonisation qui fut pour eux une calamité. Il émet des doutes, d'autre part, sur la validité des théories ologénistes qui font descendre les hommes d'un ancêtre commun comme le veut la Bible. "Les Indiens des Prairies, d'une couleur de peau si distincte, ne sauraient avoir de relations, même lointaines, avec les Malais, les Caucasiens ou les Sémites. De même qu'il y a des plantes ou des animaux issus du sol américain, les Indigènes en Amérique si divers selon la latitude sous laquelle ils vivent, descendent sans doute d'un Homo Americanus dont on découvrira peut-être un jour les restes fossiles. Ne trouve-t-on pas d'ailleurs des singes en Amérique ! Toutes les analogies sur lesquelles on a voulu établir l'origine étrangère de l'indien ne reposent sur aucune base sérieuse et se heurtent à de fortes objections". Polygéniste convaincu, Kurz partage sur beaucoup de points les idées de son compatriote Engel dont il avait sûrement consulté les ouvrages à la Stadtbibliothek de Berne.

Mais les semaines ont passé et avec le mois de février le temps s'est radouci, cependant que partout la neige s'est mise à fondre. Dans sa tente, notre artiste bernois donne des leçons de dessin à un Sioux qui n'arrive pas à comprendre qu'un homme à cheval puisse être représenté avec une jambe seulement, l'autre restant cachée. Il juge de ce fait sévèrement les esquisses de son maître. Le vent du nord qui s'est levé ébranle nuit et jour les tentes qui, à chaque instant, risquent d'être emportées. Les flots du Missouri, chargés de glaçons et grossis par les crues, débordent, inondent les plaines et au milieu de la nuit risquent d'emporter le campement de Kurz qui n'a que le temps de sauver son matériel.

Puis, avec avril, les eaux ont repris leur niveau normal. Sous l'action du soleil, la neige laisse entrevoir des taches de gazon vert s'élargissant chaque jour. Des blocs de glace charriés par les hautes eaux brillent de ci de là dans les herbes humides.

Malade, Kurz songe au retour. Il voudrait rester en Amérique et vivre du produit de ses oeuvres. Mais ce projet se révèle irréalisable et il lui reste juste de quoi payer son passage. Il emporte avec lui toute une collection ethnographique et quelques esquisses. Son volumineux carnet de route serré dans un portefeuille.





le de peau jauni contient en outre de précieuses notes sur la vie des indiens, un vocabulaire Mandan, Iowa, Herantza et Assiniboin ainsi que des légendes et des mythes recueillis au hasard des chemins et qu'utilisera son compatriote Gatschet, l'éminent philologue et mythologue bernois.

Et cependant que s'estompe au loin les rives du Nouveau Monde, il regrette de ne pas y être resté pour y finir ses jours, heureux, dans une ferme avec de nombreux troupeaux. "Mais le Suisse n'a pas le don qu'ont les Américains de pouvoir se fixer n'importe où dans le monde et quand les choses vont mal il est aussitôt pris de nostalgie et rêve au bon vieux temps. Un colon doit rompre les ponts derrière lui, se couper toutes possibilités de retour... et cela n'est pas dans la nature du Suisse".

Le voici parvenu au Havre. Ce jour-là, le 24 septembre 1852, il termine son journal sur cette reflexion désenchantée: "Berne... et y gagner ma vie maintenant comme artiste ! Hélas... quelle perspective !"

A Berne, Kurz cherchera en vain à intéresser le public suisse à ses oeuvres. Mais les amateurs sont rares et n'ayant trouvé aucun éditeur, il ne lui reste plus comme toute ressource que d'occuper le poste de professeur de dessin dans une école bernoise. Telle sera son existence pendant vingt ans.

De temps en temps, il correspond avec Monsieur Murray, ancien ministre d'Angleterre à Berne, auteur d'un roman "l'Oiseau des Prairies", qui connaît les régions qu'il a parcourues et apprécie ses tableaux.

Puis, le soir venu, après avoir arpenté les Arcades, il contemple les eaux sombres de l'Aar en évoquant peut-être l'image lointaine du Missouri, celle de Niukogra sa gracieuse compagne, de ses amis, le Tout Piqué, Ours Fou, Quatre Rivières et Queue Rouge... tout en rêvant au temps heureux où lui-même s'appelait non pas Herr Professor Kurz mais simplement... Oeil de fer.

Bibliographie: Dr.E.Kurz - Aus dem Tagebuch des Malers Fr.Kurz. Berne.

J.N.Hevvitt and Myrtis Jarell - Journal of Rudolf Friedrich Kurz (Smithsonian Institution, Bulletin 115).

Bushnell - Fritz Kurz Artist Explorer. An.Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution, 1927.

Fr. Kurz - Unter den Indianern. Schweizer Jugendbücher. Zürich.

\*\*\*\*\*





Essai bibliographique sur les Indiens du Brésil.

(suite et fin)

par M.Maurice PARANHOS da SILVA (Genève).

Le XX<sup>me</sup> siècle voit, pour sa part, surgir une véritable pléiade de savants qui se penchent sur les problèmes de l'ethnologie brésilienne et enrichissent considérablement cette science. Le demi-siècle qui vient à peine de s'écouler dépasse à lui seul les siècles antérieurs par le nombre et l'importance des publications. Cette abondance d'auteurs et d'ouvrages ne va pas sans inconvénients pour qui s'est donné comme tâche d'établir un essai de bibliographie en cette matière, et pour modeste que soit cet essai, il n'en reste pas moins difficile à mener à bien, même si l'on en accepte d'avance les lacunes inévitables.

L'oeuvre de Max SCHMIDT, qui débute, en ce qui concerne l'ethnographie brésilienne, avec les premières années du XX<sup>me</sup> siècle, est trop connue des spécialistes pour qu'il soit nécessaire d'en souligner l'importance. Pour le sujet qui nous intéresse, deux ouvrages retiendront en particulier notre attention. Le premier, "Indianerstudien in Zentralbrasilien"(1), paru en 1905, contient la description du voyage d'étude fait par l'auteur en 1900 et 1901 parmi les Indiens Bakairi du Rio Novo, ceux du Rio Coliseu et les Guató de la vallée du Haut-Paraguay. En plus du récit de ce voyage, l'ouvrage comporte d'importantes données sur l'histoire et la culture des Guató, une étude des questions économiques et sociales concernant les Indiens du Rio Coliseu et surtout des études fondamentales sur la technique du tissage des Indiens Guató et de ceux des sources du Rio Xingú. Le second ouvrage, "Reisen in Matto-Grosso im Jahre 1910"(2), mentionne les gravures rupestres retrouvées par l'auteur et donne des informations sur l'histoire et la culture des Paressi-Kabixí des fleuves Cabaçal, Jaurú, Juruena et Guaporé. Malgré l'intérêt que présentent ces ouvrages, on peut regretter que l'auteur n'ait pas vécu suffisamment longtemps avec les peuples indiens dont il parle pour pouvoir réaliser une étude plus approfondie des relations et des fonctions culturelles, notamment de leur organisation sociale et religieuse. - Nous devons encore mentionner, du même auteur, un ouvrage d'un caractère beaucoup plus général: "Grundnis der ethnologischen Volkswirtschaftslehre"(3), qui est une étude ethnologico-sociologique sur l'économie des peuples primitifs pour laquelle il s'est de préférence basé sur des observations faites parmi les indigènes brésiliens.

Theodor KOCH-GRUNBERG doit être considéré comme un des savants qui ont le plus contribué à enrichir les connaissances de l'ethnologie brésilienne. Outre de nombreux articles et études parus dans des revues spécialisées, il a publié d'importants ouvrages dont certainement le plus remarquable est son livre "Von Roroima zum Orinoco"(4). Cet ouvrage, qui constitue l'oeuvre fondamentale de l'auteur, comporte quatre volumes (le dernier étant posthume) et un atlas. La richesse et l'importance de la documentation réunie sont telles qu'il est impossible d'essayer de la résumer ici en quelques lignes. Nous nous bornerons donc à souligner que Koch-Grünberg a été un des savants qui ont le plus et le mieux étudié les idiomes des Indiens du Brésil et que le matériel qu'il a réuni se rapporte à des dizaines de tribus; il doit être considéré, particulièrement pour ce qui concerne la linguistique des indigènes d'Amérique du sud, comme étant une des plus grandes autorités. Quant





à la valeur du matériel ethnographique proprement dit réuni par lui, on ne saurait le qualifier que d'excellent et remarquable. Citons encore pour mémoire "Zwei Jahre unter den Indianern"(5) où il relate un voyage effectué dans la zone frontrière du Brésil et de la Colombie et dans lequel sont consignées des observations scientifiques se rapportant plus particulièrement à la culture matérielle des populations visitées; "Anfänge der Kunst im Urwald"(6), qui contient une étude sur les dessins faits par les Indiens de la région du haut Rio Negro et du Japurá; "Südamerikanische Felszeichnungen"(7), qui est une étude des pétroglyphes de la région du haut Rio Negro et du Japurá.

Fritz KRAUSE apporte pour sa part une intéressante et importante contribution qui, bien que ne pouvant être comparée à celle de Koch-Grünberg, ne saurait être négligée ou ignorée par ceux qui s'occupent d'ethnologie brésilienne. Ses deux plus importantes études sont: "In den Wildnissen Brasiliens"(8) et "Die Kunst der Karajá-Indianer"(9). Dans le premier de ces ouvrages, l'auteur décrit son voyage dans la vallée du Rio Araguaia et expose ses observations scientifiques qui se rapportent principalement aux Indiens Karajá, Xavejé, Kayapó et Tapirapé. La partie de son étude concernant les Karajá doit être considérée comme étant, jusqu'à présent, une des monographies les meilleures sur la culture matérielle de ces tribus, mais on ne peut toutefois que déplorer, en ce qui concerne l'organisation politique, sociale et religieuse de ces indigènes, qu'il ait cru pouvoir limiter ses observations et sa documentation à une quinzaine de pages.- Le second ouvrage comporte une étude approfondie et remarquable de l'art karajá qu'il subdivise en art représentatif comprenant le tressage, la sculpture sur bois, les figurines de cire et de terre, et en art décoratif comprenant les dessins sur le sable, sur des Calebasses et les dessins au crayon.

A un grand historien et homme de lettres brésilien, égaré dans les chemins de l'ethnographie, João Capistrano de ABREU, nous devons une étude précieuse et fondamentale sur les Indiens Kaxinauá. Dans son livre "Ra-txa hu-ni-ku-i. A lingua dos Kaxinauá do Rio I-buaçu"(10), l'auteur a réuni des données de base sur la linguistique, la mythologie et l'ethnographie de ces indigènes. La partie la plus importante comprend un recueil de textes de contes, mythes et légendes des Kaxinauá, avec traduction littérale en portugais. Il est intéressant de signaler que cette étude véritablement magistrale a été réalisée avec l'aide de deux jeunes indiens Kaxinauá, l'un âgé de 20 ans, l'autre de 13, depuis longtemps séparés de leur peuple.

Bien que Erland NORDENSKIÖLD n'ait pas essentiellement consacré son activité scientifique à l'étude des Indiens du Brésil, son nom et son oeuvre ne peuvent être oubliés dans une bibliographie comme celle-ci. En effet, tant dans "The changes in the material culture of two Indians tribes under the influence of new surrounding"(11) que dans "Modifications in Indian culture through inventions and loans"(12) ou "Origin of the Indian civilizations in South America"(13), les références aux Indiens brésiliens sont si nombreuses et si remarquables que leur connaissance est des plus utiles et nécessaires. Digne tout particulièrement de mention est son ouvrage "Archéologie du Bassin de l'Amazone"(14) qui contient de magnifiques reproductions de céramiques précolombiennes, notamment de Marajó, Maracá et Santarem.

En collaboration avec Otto FRODIN, Nordenskiöld a également





publié une excellente étude sur la fabrication des fils et des cordes des Indiens d'Amérique du sud dans laquelle il donne la distribution géographique des différentes matières premières, procédés et fuseaux employés (15).

A Antonio COLBACCHINI, missionnaire salésien, on doit un livre qui constitue la meilleure monographie qui ait été écrite sur les Indiens Borôro, "I Bororos orientali "Orarimugudoge" del Matto-Grosso"(16), dont une édition en langue portugaise, revue, accrue, avec des lacunes comblées et des erreurs corrigées, en est sans aucun doute la meilleure version (17). En ce qui concerne la version originale italienne, il est regrettable que des préoccupations d'ordre purement missionnaire et religieux soient venues diminuer la valeur d'une oeuvre qui, répétons-le, est des plus remarquables.

L'oeuvre de Georg FRIEDERICI, et tout spécialement ses trois volumes sur "Der Charakter der Entdeckung und Eroberung Amerikas durch die Europäer"(18), est indispensable à toute personne désirant connaître l'histoire et la portée des relations entre Indiens et Européens à l'époque de la découverte et de la conquête de l'Amérique.

Dans ce même ordre d'études, le livre d'Alexander MARCHANT: "Do escambo à escravidão (Du troc à l'esclavage)"(19), est également important; il est, lui, entièrement consacré aux relations économiques entre Indiens et Portugais de 1500 à 1580.

Paul RIVET, pour sa part, se préoccupe surtout des questions de linguistique, ce qui lui vaut des reproches de la part d'anthrologues et d'ethnographes quant à certaines conclusions auxquelles il arrive. Nous lui devons plusieurs et très importantes études sur les langues parlées par les Amérindiens, études qui font incontestablement autorité. Citons notamment: "Affinités du Miránya"(20) où l'auteur, en se basant sur le vocabulaire publié par Koch-Grünberg et les dires de von Martius, essaye de déterminer les affinités de cette langue avec d'autres du Haut-Amazone par comparaison lexicologique, et de prouver que le miránya ne peut être considéré comme une langue isolée. Une autre étude linguistique importante est celle intitulée: "Affinités du Tikuna"(21). - Son ouvrage "Les Indiens Canoeiros"(22) est une étude de ces indigènes et en particulier de leur langue.- On ne saurait passer sous silence son ouvrage: "Langues américaines"(23) dans lequel il dénombre 123 langues parlées sur le continent américain, soit 26 en Amérique du nord, 20 en Amérique centrale et 77 en Amérique du sud et aux Antilles.

En collaboration avec C.TASTEVIN, Rivet a également publié dans le Journal de la Société des Américanistes de Paris des études sur les langues aruaques des Rios Purús et Juruá, ainsi qu'un ouvrage intitulé "Les tribus indiennes des bassins des Rios Purús et Juruá, et des régions limitrophes"(24) qui apporte une importante contribution à l'ethnographie de ces régions.

Alfred METRAUX, outre ses deux ouvrages devenus désormais classiques: "La civilisation matérielle des tribus Tupi-Guarani"(25) et "La Religion des Tupinamba"(26), a écrit d'autres importantes études parmi lesquelles nous citerons: "La décoration artificielle des plumes sur les oiseaux vivants"(27) qui est une étude détaillée de la distribution géographique du "tapirage" en Amérique du sud; "Les indiens Kamakan, Patavo et Kutavo"(28) qui contient d'importantes informations sur la vie sociale et religieuse des Kamakan, tri-





bu qui vivait dans l'Etat de Bahia et qui est actuellement entièrement disparue; "Les migrations historiques des Tupi-Guarani" (29), intéressante et précieuse étude à laquelle Curt Nimuendajú a apporté de non moins remarquables observations et compléments.

En collaboration avec Herman PLOETZ, Métraux a publié une très importante monographie (30) basée sur la nombreuse littérature existante concernant les tribus anciennement dénommées Gê, du Brésil méridional et de la côte du sud de Bahia.

L'étude de Carlos Estevão de OLIVEIRA sur les Apinagé (31) se recommande en particulier par le recueil de légendes et contes de ces populations constituant la partie la plus importante de l'ouvrage. Il fut écrit lors de la présence à Belem du Pará de quatre Indiens Apinagé de la bouche desquels les légendes furent recueillies.

De Herbert BALDUS, ethnologue et sociologue éminent, plusieurs importants ouvrages sont désormais classiques et indispensables à tout ethnologue brésilien. Nous ne citerons que quelques-unes de ses études car, pour être absolument objectif, il faudrait les énumérer toutes. Dans "Ensaio de Etnologia brasileira" (32), l'auteur étudie principalement les problèmes religieux et sociaux de diverses tribus du Brésil central et méridional visitées par lui entre 1933 et 1935, notamment les Kaingang, Tereno, Borôro, Karajá et Tapirapé.- Dans "As pinturas rupestres de Sant'Anna da Chapada" (33), Baldus étudie les peintures rupestres de cette région du Mato-Grosso, les commente et les compare avec les dessins actuels des Borôro qui, selon lui, pourraient avoir été, en d'autres temps, les auteurs des dites peintures. L'ouvrage comporte également une bonne documentation photographique.- Avec les "Tereno-Texte" (34), c'est un riche matériel mythologique et sociologique, recueilli par l'auteur en 1934, qui est mis à la disposition des étudiants.

Si, sans aucun doute, Koch-Grünberg sut observer mieux que ne l'avaient fait ses prédécesseurs les phénomènes religieux et sociaux des autochtones brésiliens, il n'en reste pourtant pas moins vrai que les données sociologiques qu'il nous fournit ne correspondent pas aux exigences de l'ethnologie moderne, et c'est à Curt NIMUENDAJÚ que devait échoir le privilège de satisfaire à ces exigences, principalement dans ses travaux les plus récents. Nimuendajú, savant d'origine allemande mais naturalisé brésilien, publia dès 1914 sa première étude, qui devait se révéler comme étant magistrale, sur la religion des Apapocuva-Guarani (35), tribus dont il reçut le nom qu'il a rendu célèbre dans la science ethnographique. Cette étude contient un important matériel mythologique et une précieuse et abondante documentation sur l'histoire, la langue et la mentalité des dites tribus parmi lesquelles il vécut plusieurs années. Cet ouvrage est incontestablement un des plus importants pour la connaissance de l'ethnologie brésilienne.- Faire un choix parmi les nombreuses publications parues sous la signature de Nimuendajú est une tâche des plus embarrassantes. "Sagen der Tembé-Indianer" (36) contient un important recueil de contes et de légendes de ces Indiens Tupi et constitue une indispensable lecture pour la connaissance de la mythologie amérindienne du Brésil. Ses monographies sur les Indiens Parintintin (37), Palikur (38) et Tukuna (39) se placent parmi les meilleures qui aient été faites sur ces tribus. Quant à son ouvrage sur les Indiens Apinagé (40), il est considéré comme l'un des meilleurs consacrés aux Indiens de langue gê; l'auteur y étudie minutieusement le processus des initiations



à la vie sexuelle, la division du travail, la naissance, les jeux, le droit, la religion, etc.- Ses études sur les Apinagé, les Xerente et les Canela sont considérées comme inaugurant une phase nouvelle dans le développement de l'ethnologie brésilienne (41,42).

Anyone COSTA nous a donné diverses études dont la principale, "Introdução à arqueologia brasileira"(43) est à notre avis indispensable à toute personne désirant approfondir quelque peu les problèmes que pose l'ethnologie brésilienne; dignes de mention également sont ses ouvrages: "Migrações e cultura indígena"(44) et "Indiologia"(45).

A Estevão PINTO, historien et sociologue, nous sommes redevables d'un excellent ouvrage, "Os indigenas do Nordeste"(46) dans lequel sont étudiées les populations indiennes du nord-est du Brésil du point de vue ethnographique et archéologique, ainsi que de leur structure et organisation sociale.

Le nom prestigieux du général Candido Mariano da SILVA RONDON (47) est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le présenter, nous nous bornerons à signaler l'inépuisable source d'informations que présentent ses nombreux rapports, articles et mémoires qui sont publiés par le Conseil National de Protection aux Indiens et qui constituent à eux seuls une petite bibliothèque.

On ne saurait passer sous silence le nom de Henri Henrichovitch MANIZER, savant russe, dont l'étude n'a été mise à la portée des lecteurs portugais qu'en 1934 par une traduction du russe de son ouvrage "Musica e instrumentos de musica de algumas tribos do Brasil"(48). A notre connaissance, il n'existe pas de traduction française de ce travail qui est une des meilleures contributions connues à l'étude de la musique indienne du Brésil.

Il faut signaler aussi l'oeuvre de R. LEHMANN-NITSCHKE (49) qui constitue un important recueil de mythes et de légendes amérindiennes expliquant l'origine de certaines particularités propres à des lieux, hommes ou animaux.

Le nom de ROQUETTE-PINTO s'inscrit avec ceux de Baldus et de Nimuendajú parmi ceux des plus grands ethnologues brésiliens contemporains. Son ouvrage le plus important, "Rondonia"(50), est indispensable; paru d'abord en 1917 dans la revue "Archivos do Museu Nacional", sa dernière édition, revue, corrigée et augmentée, constitue une source inépuisable de renseignements. L'ouvrage contient notamment de précieuses informations sur les Indiens Pareci et Nambiquara.

A Madame Heloísa TORRES, directrice du Musée National de Rio de Janeiro, on doit une très intéressante étude intitulée "Arte indígena da Amazonia"(51) dans laquelle l'auteur étudie les céramiques précolombiennes des Indiens de l'Amazonie et les compare aux oeuvres des tribus sylvoicoles vivant actuellement dans la même région. Cette étude intéresse tout autant l'archéologue que l'ethnologue.

Le colonel Amilcar BOTELHO de MAGALHÃES, secrétaire du Conseil National de Protection aux Indiens, a publié pour sa part d'intéressants ouvrages (52-53) où il donne une synthèse des rapports des principaux travaux et expéditions de la Commission Rondon. Outre un riche matériel ethnographique, ils contiennent des





données essentielles sur les méthodes employées par le S.P.I. On ne saurait passer sous silence son article extrêmement documenté, "Índios do Brasil"(54) publié par l'Institut Indigéniste Interaméricain, où tout le problème indien du Brésil est magistralement exposé et qui contient en outre une liste très complète des différentes tribus indiennes du pays selon leur distribution géographique et selon leur appartenance aux grands groupes linguistiques.

A Jules HENRY, nous sommes redevables de plusieurs études dont "Jungle people a Kaingang tribe of the highland of Brazil"(55) qui, bien que méritant certaines critiques, n'en est pas moins un très bon travail sur ces indigènes brésiliens, et "A Kaingang text"(56) qui représente une importante contribution à l'étude des Kaingang.

Il est impossible de clore un essai bibliographique sur les Indiens du Brésil sans citer le nom d'Artur RAMOS, mort prématurément en 1950, qui, quoique spécialiste des cultures africaines au Brésil, n'en a pas moins, en tant qu'anthropologue et sociologue, étudié les Indiens. Dans son remarquable ouvrage "Introdução à antropologia brasileira"(57), on trouvera dans le premier volume des données essentielles sur tout ce qui se rapporte à l'anthropologie et l'ethnologie des indigènes brésiliens.

Pour terminer, signalons que, dans le très important ouvrage publié par le Bureau of American Ethnology, "Handbook of South American Indians", on trouve dans les chapitres qui concernent particulièrement l'ethnologie brésilienne, une source précieuse de renseignements et une remarquable bibliographie.

\* \* \*

- 1) Max SCHMIDT - "Indianerstudien in Zentralbrasilien: Ergebnisse und ethnologische Ergebnisse einer Reise in den Jahren 1900-1901" - Berlin 1905.
- 2) " - "Reisen in Matto-Grosso im Jahre 1910" (Zeitschrift für Ethnologie XLIV, p.130-174, Berlin 1912.
- 3) " - "Grundnis der ethnologischen Volkswirtschaftslehre" - Stuttgart 1920-1921.
- 4) Theodor KOCH-GRUNBERG - "Von Roroima zum Orinoco. Ergebnisse einer Reise in Nordbrasilien und Venezuela in den Jahren 1911-1913" - Berlin 1917-1928.
- 5) " - "Zwei Jahre unter den Indianern. Reisen in Nord-west-Brasilien 1903-1905" 2 vol. Berlin 1909-1910.
- 6) " - "Anfänge der Kunst im Urwald" - Berlin 1905.
- 7) " - "Südamerikanische Felszeichnungen" - Berlin 1907.
- 8) Fritz KRAUSE - "In den Wildnissen Brasiliens" - Leipzig 1911.
- 9) " - "Die Kunst der Karajá-Indianer - Berlin-Leipzig 1911.
- 10) João Capistrano de ABREU - "Ra-txa hu-ni-ku-i. A lingua dos Ka-xinauá do rio Ibaçu, affluente do Murú"-Rio 1914.





- 11) Erland NORDENSKIÖLD - "The changes in the material culture of two Indian tribes under the influence of new surroundings" - Göteborg 1920.
- 12) " " "Modifications in Indian culture, through inventions and loans" - Göteborg 1930.
- 13) " " "Origin of the Indian civilizations in South America - Göteborg 1931.
- 14) " " "L'archéologie du Bassin de l'Amazone"- Paris 1930.
- 15) Otto FRODIN et Erland NORDENSKIÖLD - "Ueber Zwirnen und Spinnen bei den Indianern Südamerikas" - Göteborg 1918.
- 16) Antonio COLBACCHINI - "I Bororos orientali "Orarimugudoge" del Matto-Grosso , Brasile" - Torino 1925.
- 17) Antonio COLBACCHINI et Cesar ALBISSETTI - "Os Boróros orientais orarimogodógue do planalto oriental de Mato-Grosso" - São Paulo 1942.
- 18) Georg FRIEDERICI - "Der Charakter der Entdeckung und Eroberung Amerikas durch die Europäer" - Stuttgart 1925-36.
- 19) Alexander MARCHANT - "Do escambo à escravidão" - São Paulo 1943.
- 20) Paul RIVET - "Affinités du Miránya". Journal de la Société des Américanistes N.S.VIII - Paris 1911.
- 21) " " "Affinités du Tikuna". Journal de la Société des Américanistes, N.S.IX - Paris 1912.
- 22) " " "Les Indiens Canoeiros". Journal de la Société des Américanistes, N.S.XVI - Paris 1924.
- 23) " " "Langues américaines". Publ.de la Société de linguistique de Paris - Paris 1924.
- 24) Paul RIVET et C.TASTEVIN - "Les tribus indiennes des bassins du Purus, du Juruá et des régions limitrophes" - La Géographie XXXV, Sté de Géographie, Paris 1921.
- 25) Alfred METRAUX - "La civilisation matérielle des tribus Tupi-Guarani" - Paris 1928.
- 26) " " "La religion des Tupinamba et ses rapports avec celle des autres tribus tupi-guarani"- Paris 1928.
- 27) " " "La décoration artificielle des plumes sur les oiseaux vivants". Journal de la Société des Américanistes de Paris, XX - Paris 1928.
- 28) " " "Les Indiens Kamakan, Patavo et Kutavo d'après le journal de route inédit de l'explorateur français J.B.Douville". Revista Instituto Etnografico de Tucumán, Tomo I, entrega 2a. - Tucumán 1930.
- 29) " " "Les migrations historiques des Tupi-Guarani" - Journal de la Société des Américanistes, N.S.XIX, Paris 1927.



- 30) Herman PLOETZ et Alfred METRAUX - "La civilisation matérielle et la vie sociale et religieuse des indiens Zè du Brésil méridional et oriental". Rev.Instituto Etnografico de Tucumán, tomo I, ent.2a - Tucumán 1930.
- 31) Carlos Estevão de OLIVEIRA - "Os Apinagé do Alto-Tocantins: costumes, crenças, artes, lendas, contos e vocabulário". Bol.do Museu Nacional, VI - Rio 1930.
- 32) Herbert BALDUS - "Ensaio de Etnologia brasileira" - São Paulo 1937.
- 33) " " "As pinturas rupestres de Sant'Anna da Chapada (Mato-Grosso). Revista do Arquivo Municipal, XL - São Paulo 1937.
- 34) " " "Tereno-Texte". Anthropos XXXII - Wien 1937.
- 35) Curt UNKEL-NIMUENDAJÚ - "Die Sagen von der Erschaffung und Vernichtung der Welt als Grundlagen der Religion der Apapocuva-Guarani". Zeitschrift für Ethnographie. Berlin 1914.
- 36) " " "Sagen der Tembé-Indianer (Pará und Maranhão)". Zeitschrift für Ethnographie - Berlin 1915.
- 37) Curt NIMUENDAJÚ - "Os Índios Parintintin do rio Madeira". Journal de la Sté des Américanistes N.S.XVI-Paris 1924.
- 38) " " "Die Palikur-Indianer und ihre Nachbarn". Göteborg Kungl.Vetenskaps. - Göteborg 1926.
- 39) " " "Besuch bei den Tukuna-Indianern". Ethnol.anz.II, Heft 4 - Stuttgart 1930.
- 40) " " "The Apinayé". The Catholic university of America-Anthropological series, v.8 - Washington 1939.
- 41) " " "The social structure of the Ramkókamekra(Canella). Amer.anthrop.XL, No.1 - Menasha 1939.
- 42) Curt NIMUENDAJÚ et R.H.LOWIE - "The associations of the Serénte". Amer.anthrop.XLI, No.3 - Menasha 1939.
- 43) Anyone COSTA - "Introdução à arqueologia brasileira". São Paulo 1934.
- 44) " " "Migrações e cultura indígena" - São Paulo 1939.
- 45) " " "Indiologia" - Rio de Janeiro 1943.
- 46) Estevão PINTO - "Os indígenas do Nordeste" (2 vol.) - São Paulo 1935-1938.
- 47) Candido Mariano da SILVA RONDON - Très nombreux ouvrages.
- 48) Henri H.MANIZER - "Musica e instrumentos de musica de algumas tribos do Brasil". Revista brasileira de musica I, fasc.4 - Rio de Janeiro 1934.





- 49) Robert LEHMANN-NITSCHÉ - "Studien zur südamerikanischen Mythologie. Die ätiologisch en Motive"- Hambourg 1939.
- 50) Edgard ROQUETTE-PINTO - "Rondonia" - São Paulo 1935.
- 51) Heloísa ALBERTO TORRES - "Arte indígena da Amazonia" - Rio de Janeiro 1940.
- 52) Amílcar A. BOTELHO de MAGALHÃES - "Pelos sertões do Brasil" - São Paulo 1941.
- 53) " "Impressões da Comissão Rondon" - São Paulo 1942.
- 54) " "Indios do Brasil" - Ed. Instituto Indigenista Interamericano - Mexico 1947.
- 55) Jules HENRY - "Jungle people a Kaingang tribe of the highland of Brazil" - New York 1941.
- 56) " "A Kaingang text" - Int. jr. amer. ling. VIII - New-York 1934-1935.
- 57) Artur RAMOS - "Introdução à Antropologia Brasileira", vol. I - Rio de Janeiro 1943.

\*\*\*\*\*

## R E U N I O N S   D ' E T U D E S

### Résumés

M. Georges Lobsiger: Quelques aspects géographiques de l'Empire des Incas.

(2 mai 1951)

L'examen attentif de la géographie andine permet de comprendre certains aspects des civilisations qui se développèrent dans les Andes. Leur caractère urbain, leur localisation nettement imposée par la nature, le parallélisme et les interférences des cultures s'expliquent par le fait géographique. Il en est de même des axes de déplacement des conquérants, imposés plus par l'orographie que par l'hydrographie. On doit cependant éviter de tomber dans un déterminisme ridicule et il faut tenir compte soigneusement de l'effort humain, considérable ici.

Le paysage naturel andin ne doit pas être examiné sous l'angle strictement pittoresque et les régions hostiles à l'homme ne doivent pas faire oublier les zones aptes à la vie humaine. L'orographie a déterminé des vallées abritées, des plateaux protégés et des bassins intérieurs.

Si l'on prend comme base d'une étude démographique le recensement péruvien de 1940, on constate que le tiers de la population vit aujourd'hui entre 0 et 1000m. d'altitude, le quart entre 2.000 et 3.000m. et un peu plus d'un tiers entre 3.000 et 4.000 m. Le reste de la population est dispersé dans les autres zones d'al-





titude. Les zones de fort peuplement actuel correspondent aux régions où fleurirent les civilisations andines, qu'elles soient côtières ou montagnardes. La superficie de la zone comprise entre les courbes de 2000 et 3000 est très étendue. Et l'on peut dire que, grosso modo, la frontière de l'Empire, lors de son apogée, suivait la courbe de 3000 mètres, en tous cas jusqu'au plateau bolivien. Les limites de l'Empire étaient donc conditionnées par le relief général et elles obéissaient à des considérations stratégiques; lignes de crête presque partout, glacis de protection quelquefois.

La constitution biologique de l'Indien andin, différente en certains points de celle des Européens, lui a permis de supporter la vie aux hautes altitudes. Les calamités naturelles autres que les tremblements de terre, les raz-de-marée d'origine séismique et les phénomènes volcaniques n'affectent que peu la région considérée, et les néfastes maladies helminthiques qui ravagent les plaines tropicales n'ont pas escaladé les contreforts des Andes.

Le réseau hydrographique ne paraît pas avoir servi aux relations extérieures, sauf peut-être la Vallée de l'Amazone, voie commerciale dont l'importance a été signalée par Nordenskiöld. En certains endroits, les gorges profondes creusées par les fleuves ont protégé les frontières mieux que les forteresses. Les nombreux petits fleuves côtiers permirent le développement de petits "états-galeries" grâce à l'utilisation de leurs eaux pour l'irrigation. On attribue généralement la richesse des gisements archéologiques de ces états-côtiers préincasiques à la sécheresse régnante. Les plateaux, mieux arrosés, ont des précipitations relativement faibles, de l'ordre moyen de 500 mm. annuels, mais suffisantes, avec l'appoint de l'irrigation, pour permettre une agriculture savante. Les seules régions bénéficiant de pluies abondantes se trouvaient sur la côte de Guayaquil et en Araucanie. Les Incas ne cherchèrent pas volontiers, semble-t-il, les régions forestières et les pays humides, froids ou chauds.

L'étude du degré thermique démontre que les plateaux andins, contrairement à une opinion trop répandue, jouissaient d'un climat tempéré; Cuzco à 3380 mètres d'altitude a un climat annuel moyen de 10°7 (Knoche) identique à celui de Genève, située à 375 mètres. Il faut signaler que l'amplitude de la variation annuelle atteint seulement 4° à Cuzco, alors que celle de Genève est de 20°. Les hivers sont donc moins marqués que dans nos plaines tempérées. Les températures moyennes s'abaissent quelque peu en Bolivie, au climat plus âpre que le Pérou, et d'un type plus continental, en suite du moindre compartimentement orographique.

On a classé le climat andin dans le type des climats méditerranéens, variante colombienne (E. de Martonne). On l'a aussi nommé "climat d'altitude de pays chauds" tout comme celui du Mexique, de l'Ethiopie ou du Transvaal. Or ces régions ont vu le développement de civilisations autochtones remarquables ou l'établissement solide d'un peuple européen. On ne peut entrer dans un résumé détaillé des divers types locaux rencontrés, climats désertiques chauds, froids, ou sub-polaires.

Le nombre d'espèces végétales autochtones n'est pas très élevé. Il est de l'ordre de 2.000 à 3.000 (Wulff) et de ce fait entre dans la 3me catégorie de cet auteur. Mais si l'on tient compte de la carte de Vavilov, relative à l'importance de la répartition des plantes autochtones cultivées, on voit que les Andes s'intègrent



dans le complexe de régions naturelles ayant donné naissance à de grandes civilisations, de l'Italie à la Chine en passant par l'Égypte, La Mésopotamie et les Indes, tout comme le Mexique et l'Amérique centrale. L'exploitation rationnelle des produits du sol a donné une agriculture très évoluée, du type scientifique. Malgré les faibles variations thermiques constatées, qui semblent faire entrer ces climats dans le type des climats continus, le nombre d'espèces végétales utiles à réserves alimentaires atteint est d'environ 40 et cette quarantaine de plantes vivrières a permis l'existence des civilisations andines. Ces espèces sont naturellement réparties suivant l'altitude, la chaleur, les précipitations et la qualité du sol. Mais on sait que les Incas acclimatèrent de nombreuses sortes et en introduisirent dans leurs nouvelles annexions.

L'exploitation du sol par les Incas et leurs prédécesseurs n'a pas dégradé le paysage naturel comme on pourrait le croire. La carte dressée par P. Gourou montre que les Andes péruviennes connaissent une modification discontinue du paysage naturel, alors que la Bolivie connaît la prédominance du paysage naturel. Les déforestations et les défrichements inconsidérés effectués après la Conquête ont certainement modifié le régime hydrographique en montagne et de ce fait réduit sensiblement la superficie utilisable par l'agriculture.

D'autres modifications ont eu lieu; l'effet des calamités naturelles (tremblements de terre et changements des lignes de rivages) ont certainement adouci le relief des oeuvres humaines. Mais il semble difficile de croire à une forte modification historique du régime des pluies sur la côte péruvienne: comment auraient résisté les constructions en adobe de Chimú, par exemple ?

Dans un cadre géographique bien délimité, montagnes, plateaux à climat régulier, sec, à l'aspect sévère, s'est formé un ensemble de civilisations originales, qui furent soudainement synchronisées par un empire militant issu des hautes altitudes. A l'ordre dispersé succéda l'ordre tout court.

La géographie permet d'expliquer donc certains faits sociaux et économiques de l'Empire des Incas.

M. Georges Lobsiger: La formation territoriale de l'Empire des Incas.

(16 mai 1951)

Les limites de l'Empire des Incas au moment de la Conquête furent atteintes à la suite de nombreuses campagnes et annexions, celles-ci plus ou moins volontaires. Les Incas ne laissèrent - à notre connaissance actuelle - aucun document écrit et les sources d'information de l'histoire diplomatique, militaire et économique doivent être cherchées dans les chroniques espagnoles ou les récits d'Indiens évolués. Les affirmations de ces documents sont en général partiales, entachées d'esprit partisan et de ce fait sujettes à caution. On ne peut donc accepter les yeux fermés les renseignements abondants fournis par ces ouvrages qui malgré tout restent les seules sources. Les historiens modernes présentent quelquefois les faits suivant leurs propres conceptions sociales et l'extrapolation





est chose courante dans la recherche des chronologies basées sur les listes de souverains. Mais on peut retracer en grandes lignes l'histoire de la formation de l'Empire des Incas.

Les uns admettent une relative antiquité de la création de la principauté inca, les faisant remonter au X<sup>me</sup> siècle de notre ère. D'autres rajeunissent sensiblement cette origine et placent le début de l'expansion inca au XV<sup>me</sup> siècle. Un autre problème est celui des axes de déplacement des armées péruviennes. Une théorie admet que sitôt le Haut-Plateau pacifié, les Incas annexèrent la côte sud, puis les Hauts-Plateaux du nord et le royaume Chimu, suivi du royaume équatorien, alors qu'une autre théorie, plus récente, voit la conquête des plateaux situés entre Cuzco et Cajamarca précéder la conquête du royaume Chimu, du royaume équatorien. La côte sud serait tombée à l'issue de ces campagnes. Certains auteurs placent la conquête du plateau bolivien et la descente sur Tucuman à une époque antérieure à l'avance sur les plateaux du nord. On peut croire que la constitution biologique des hommes des hautes altitudes a dirigé leurs armées d'abord dans les régions où ils étaient acclimatés, donc sur les plateaux du nord, et que ce n'est qu'après que la conquête des côtes a pu s'effectuer. Il faut tenir compte de l'acclimatation andine (Dr Monge). On a tiré parti de la présence de la laine montagnarde sur la côte et du coton de la côte en montagne pour admettre une relative antiquité à l'occupation inca des Etats du sud. Mais on peut procéder à des échanges sans forcément se battre.

L'enchevêtrement des civilisations préincasiques n'est pas encore débrouillé. On perçoit des influences réciproques entre les cultures côtières et montagnardes, et là encore, les interprétations personnelles compliquent l'explication raisonnée des faits. On ne peut encore se prononcer avant que l'exploration méthodique des sites archéologiques des hautes terres ne soit terminée. A ce moment seul on saura si les civilisations montagnardes plongent leurs racines dans des civilisations côtières évoluées ou si, au contraire, celles-ci, vivant dans des conditions délicates au milieu de climats désertiques, n'ont pas emprunté certaines formes économiques aux hommes des altitudes.

Que l'expansion inca ait débuté au X<sup>me</sup> siècle ou au XV<sup>me</sup>, qu'elle se soit dirigée d'abord vers le Sud ou d'abord vers le Nord, peu importe au fond. On doit constater que, lors de son apogée, cet Empire avait atteint l'Equateur au nord, le 35<sup>me</sup> degré de latitude au sud, la crête andine à l'est et l'Océan partout à l'ouest.

Rowe (Handbook of South American Indians) a retracé l'histoire de cette expansion, dès le règne de Viracocha, véritable roi capétien. Débuts modestes avec Viracocha, agrandissements stratégiques avec Pachacuti, hypertrophie avec Topa Inca, organisation avec Huayna Capac, déchéance avec Huascar et Atahualpa, tel pourrait être le résumé de cette épopée américaine. Siècle fulgurant de conquêtes, d'agrandissement, et aussi de grandeur, mais aussi siècle d'arasement des vieilles cultures plus évoluées, nivellement linguistique partiel, économique théorique, moral général. Le système social des Incas a certainement été idéalisé par des thuriféraires platoniciens, mais il semble bien qu'il n'a pu être appliqué partout avec la même intensité: la nature s'oppose à la rigidité légale. On doit reconnaître une meilleure exploitation et répartition des richesses naturelles, une organisation méthodique de l'ac-





tivité humaine, mais aussi et surtout l'abâtardissement de peuples ayant créé des formes originales de culture.

L'Empire Inca ne paraît pas avoir été replié sur lui-même comme on le croit encore trop. La navigation côtière sinon hauturière reliait les ports équatoriens avec l'Amérique centrale et peut-être le Mexique; la Vallée de l'Amazone servait au trafic commercial et Nordenskiöld rappelle à ce sujet que les ciseaux européens et les poules atteignirent Huayna Capac à Quito avant le débarquement des Espagnols à Tumbez. Ces objets provenaient des établissements portugais de l'Amazone. Des objets métalliques, de confection péruvienne, ont été retrouvés à São-Paulo, en Argentine, en Amazonie, et il est probable que des marchandises périssables ont été échangées entre l'empire andin et les voisins des forêts, des plaines et des savanes.

Les frontières stratégiques améliorées par Huayna Capac continrent difficilement les attaques indiennes. La construction d'importantes forteresses dans la trouée au sud de Quito ou dans la région de Sucre-Potosi prouve bien que les voisins barbares étaient redoutables. L'invasion guaranie de 1526, qui entama pendant quelque temps l'intégrité nationale dans cette région de Sucre (Bolivie) en détruisant les Chanés, peuple acculturé par les Andins, fut conduite par un soldat, espagnol ou portugais (Nordenskiöld) au service portugais. Peut-on admettre que cette incursion plus ou moins officielle fut une violation mineure des traités hispano-portugais relatifs aux zones d'influences réciproques ?

Si l'ennemi extérieur attaquait insolemment les frontières, la résistance intérieure se manifesta plus d'une fois par des révoltes, spécialement celle des Chancas et celle des Aymaras sous le règne de Topa Inca. Le régime nouveau n'était donc pas admis partout et ces résistants furent certainement ceux qui aidèrent Pizarre à détruire des maîtres indigènes trop sévères.

W.A.Liebeskind : L'Etat et la société chez les Incas.

(13 juin 1951).

Dans la première partie de sa communication, le conférencier brossa le tableau des institutions incasiques tel qu'il résulte des sources.

Ensuite, il examina la valeur des auteurs et se demanda dans quelle mesure on doit leur accorder crédit.

Enfin, il choisit quelques institutions décrites par les auteurs afin de montrer combien il est indiqué d'user des textes avec prudence.

La partie critique de l'exposé devant faire l'objet d'un article à paraître dans le prochain numéro de cette revue, nous nous bornons ici à ce résumé succinct.



M. René Naville : Introduction à l'étude des cultures préincasiques.  
(20 juin 1951)

Pendant longtemps, les auteurs qui se sont occupés du Pérou n'ont pas fait de distinction entre civilisation incasique et pré-incasique. Pour les chroniqueurs espagnols comme Garcilasso de la Vega, Cieza de Leon, etc. et les savants du 18 et du 19<sup>me</sup> siècle, les civilisations péruviennes doivent leur existence aux Incas qui furent les premiers à peupler le Pérou venant du lac de Titicaca. Ce n'est que vers 1850 que l'on commença à parler d'une civilisation mégalithique andine antérieure aux Incas et qui selon les uns tirait son origine des peuples tolèques au Mexique, de Tiahuanaco selon les autres. Max Uhle, à la fin du 19<sup>me</sup> siècle, révélait de son côté l'existence de civilisations côtières à Nazca, Chicama, etc. qui selon lui de provenance mexicaine avaient subi l'influence tardive de Tiahuanaco. On eut tendance dès lors à considérer le littoral comme étant le berceau des cultures péruviennes.

Ce n'est qu'en 1920 que l'archéologue péruvien Julio Tello, bouleversant toutes les conceptions classiques, proclama l'autochtonisme des civilisations péruviennes qu'il fait remonter à 2.000 ans av.J.C. et dont les plus anciens vestiges se retrouveraient selon lui à Chavin de Huantar, centre religieux sis à 3200m. dans le bassin du Haut Amazone qui fut décrit déjà à la fin du 19<sup>me</sup> siècle par Raimondi, Wiener et Middendorf. Cette civilisation se serait étendue jusque sur la côte, en Colombie et en Bolivie et aurait été suivie d'une seconde phase culturelle de caractère spécifiquement agricole qui se serait développée notamment au Calejon de Huaylas, Cajamarca et sur les hauts plateaux interandins jusqu'à Tiahuanaco.

Tello, dont les travaux manuscrits n'ont malheureusement pas encore été entièrement publiés, a essayé de démontrer que les cultures côtières étaient d'origine andine et chavinoïde, théorie qui est actuellement combattue par un autre archéologue péruvien, le Dr. Larco Hoyle. Celui-ci considère en effet que la culture dite chavinoïde a trouvé son point de départ dans le temple de Pun Kuri sur le littoral. Selon Tello, de nombreux monuments et villes attribués jusqu'à présent aux Incas seraient antérieurs à leur venue dans le pays. Cette thèse est partagée par quelques auteurs américains qui sont de l'avis que des centres tels que Machu Pichu, Sacahuaman, etc. sont d'origine préincasique.

Selon eux, les soi-disantes "forteresses" incasiques sont en réalité des temples associés à tout un système architectural poursuivant des buts économiques, tels que dépôts d'aliments, murs de protection contre les alluvions et l'érosion, terrasses destinées aux cultures de plantes à tubercules, etc.

Tello a également émis l'avis que la période chavin avait correspondu à une ère de grands cataclysmes, ce qui expliquerait la destruction de nombreux monuments que l'on a retrouvé recouverts de plusieurs couches d'alluvions et de cendres et sur lesquels d'autres édifices auraient été postérieurement construits. Il a également révélé l'existence d'une céramique de style dit "amazonien" sur laquelle il n'a d'ailleurs donné que peu de renseignements. Les recherches archéologiques effectuées récemment par la mission Reichlen dans le Haut Utcubamba semblent démontrer l'existence d'une culture préincasique jusque dans les vallées basses du Haut Amazone.

Les travaux de Larco Hoyle, Valcárcel, Rebecca Cachot, de





Doering et Kroeber ont apporté dans ces dernières années une importante contribution à la connaissance des cultures côtières qui semblent s'être développées sous formes isolées puis conjointes pour composer la belle civilisation Mochica apparue au VIII<sup>e</sup> siècle avec des intrusions postérieures d'origine tiahuanacoïde.

La plupart des auteurs sont actuellement de l'avis que vers l'an 500 ap.J.C. les cultures péruviennes en ce qui concerne notamment la métallurgie, l'art textile et l'agriculture réunissaient déjà tous les éléments de base leur permettant d'atteindre les techniques auxquelles elles sont parvenues avant l'arrivée des Incas et que ceux-ci n'ont fait qu'adopter et standardiser. L'école américaine, en particulier Steward, estime aujourd'hui que les civilisations de l'Amérique centrale doivent beaucoup aux cultures andines dont elles seraient tributaires. Ce fait toutefois, sous réserve d'un apport tardif de la technique métallurgique préincasique, ne nous semble pas prouvé d'emblée, pas plus que n'est démontrée l'origine maya des cultures amérindiennes en Amérique du sud. Il règne encore de nombreuses divergences en ce qui concerne la chronologie des premières cultures préincasiques connues: les expériences faites avec le carbone radio-actif C14, pour autant qu'on peut s'y fier, font remonter les plus anciennes cultures côtières à 1500 ans avant J.C. environ.

De nombreux Suisses ont apporté leur contribution à l'étude des cultures préincasiques: il suffira de citer les noms de Samuel Engel, Tschudi, Agassiz, Bandelier, Wertheman et Reichlen.

\*\*\*\*\*

#### CONFERENCES PUBLIQUES

31 mars 1951.

Rudolf GROSSMANN : Le rôle de la cité dans le développement intellectuel de l'Amérique latine de l'époque précolombienne à nos jours.

28 avril 1951.

Raoul d'HARCOURT : L'argenterie hispano-péruvienne de l'époque coloniale.

9 juin 1951.

H.UBBELOHDE-DOERING : Les routes impériales des Incas.

27 juin 1951.

Mme René NAVILLE : Equateur et Pérou. Calamités publiques et action de la Croix-Rouge.

\*\*\*\*\*





# OUVRAGES RECUS

America Indígena - Organo trimestral del Instituto Indigenista Interamericano. Vol.XI, Num.3, Julio 1951 - Mexico D.F.

Antropologia e Historia de Guatemala - Vol.II, No.1, Enero 1950.

Bolivar - Organo del Ministerio de Educación Nacional de Colombia. Numero 1 - Julio 1951 - Bogota..

Canadian Geographical Journal - Vol.XLII, No.3 - March 1951  
Vol.XLII, No.4 - April 1951  
Vol.XLII, No.5 - May 1951

El Mexico Antiguo - Revista internacional de arqueologia, etnologia, folklore, prehistoria, historia antigua y lingüística mexicanas. Tomo VII, Diciembre de 1949, Mexico.

El Museo Etnográfico - Folleto-guía 1948. Buenos Aires 1948.

El Palacio - Review of Archaeological Society of New Mexico, Santa Fé. Vol.58 - No.6 - Vol.58 - No.7.

Estudios Americanos - Revista de la Escuela de Estudios Hispano-Americanos, Sevilla 1951. Vol.III, No.9, Abril 1951.

Galeria Abbott - Catalogue. Museu do Estado, Bahia, Brésil.

The Japanese Journal of Ethnology - Vol.14, No.2, 1949.  
Vol.15, No.1, 1950.

Mundo Hispanico - Numero 35 - Febrero 1951 - Madrid.

Revista de Folklore - Instituto Etnológico Nacional, Bogota, Colombie. Numero 6, Enero 1951.

Revista de Historia de America - Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Comision de Historia, Tacubaya. Numero 30, Diciembre de 1950, Mexico D.F.

Revista Nacional de Cultura - Ministerio de Educación Nacional, Caracas, Venezuela. No.85, Marzo-Abril 1951, Ano XII.

Schweizerische Gutenbergmuseum - No.2 - Berne 1951.

Tricolor - Repertório Infantil Venezolano. Revista mensual editada por el Ministerio de Educación Nacional, Caracas, Ven. No.25, marzo 1951 - No.26, abril 1951 - No.27, mayo 1951.

\* \* \*

Boletin Bibliografico de Antropologia Americana - Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Mexico D.F. Vol.XIII - Parte I - Parte II - Enero-Diciembre 1950.

Boletin Indigenista - Organo trimestral del Instituto Indigenista Interamericano, Mexico. Vol.XI, Num.2, Junio 1951.

Boletin de la Sociedad Arqueologica de La Serena (Chile).  
No.5 - Diciembre 1950.



Bulletin of the University Museum - University of Pennsylvania,  
Philadelphia, USA. Volume 16, Number 1, 1951.

Runa, Archivo para las Ciencias del Hombre - Buenos Aires.  
Tomo I, 1948 - Tomo II, 1949 - Tomo III, 1950.

\* \* \*

ANDRADE COLOMA Abdon - Archivos del Folklore Chileno, Fasc.1 :  
Folklore de Valdivia. Instituto de Investigaciones Fol-  
kloricas "Ramon A.Laval", Santiago de Chile.

ANTZE Gustav - Metallarbeiten aus dem nördlichen Peru. Ein Betrag  
zur Kenntnis ihrer Formen. Hamburg 1950. Mitteilungen  
aus dem Museum für Völkerkunde in Hamburg, XV.

AYROSA Plinio - Orações e diálogos da doutrina cristã na língua  
brasílica. Etnografia e Língua Tupi-Guarani No.17.  
Universidade de São Paulo, 1950.

BADET Henri - Rondon, charmeur d'Indiens. Nouvelles Editions Lati-  
nes, Paris 1951.

BRYAN Kirk - The Geology and Fossil Vertebrates of Ventana Cave.

CASANOVA Eduardo - Restauración del Pucará. Facultad de Filosofía  
y Letras, Instituto de Antropología, Buenos Aires 1950.

COMAS Juan - La "Cristianización" y "Educación" del Indio desde  
1492 a nuestros días. Sobretiro de "America Indígena",  
vol.XI, julio 1951, No.3, Mexico 1951.

CRAIG Neville B. - Estrada de Ferro Madeira Mamoré. Biblioteca Pe-  
dagógica Brasileira. Companhia Editora Nacional. São  
Paulo 1947.

DIAZ SANCHEZ Ramon - Guzman - Elipse de una ambición de poder.  
Ed.del Ministerio de Educacion Nacional, Caracas 1950.

DRUMOND Carlos - Notas sobre cerâmica brasílica. Etnografia e Lín-  
gua Tupi-Guarani No.18. Universidade de São Paulo, 1950.

FELBERMAYER Federico - Historia y Leyendas de la Isla de Pascua.  
Imprensa Victoria, Valparaíso 1948.

GUINNARD A.M. - Tres anos de Cautividade entre los Patagones. Em-  
prensa Editora Zig-Zag, Santiago 1945.

HAENKE Thaddaeus Peregrinus - Descripción del Reyno de Chile. Ed.  
Editorial Nascimento, Santiago 1942.

HOLMER Nils M. - Cuna Chrestomathy. Etnografiska Museet, Göteborg  
1951.

HOUSSE Rafael Emilio - Epopeya India. Empresa Editora Zig-Zag,  
Santiago 1940.

HOUSSE Rafael Emilio - Los Hijos del Sol (Los Quichuas del Peru).  
Empresa Editora Zig-Zag, Santiago 1946.





- KELLER Carlos - Dios en Tierra del Fuego. Empresa Editora Zig-Zag, Santiago 1947.
- LOUKOTKA Cestmir - Les langues de la Famille Tupi-Guarani. Etnografia e Língua Tupi-Guarani No.16. Universidade de São Paulo 1950.
- LOWIE Robert H. - Beiträge für Völkerkunde Nordamerikas. Mitteilungen aus dem Museum für Völkerkunde in Hamburg, XXII, 1951.
- MAJAVACCA José et PEREZ ACOSTA Juan F. - El aporte italiano al progreso del Paraguay (1527-1930). Biblioteca de la Sociedad Científica del Paraguay, No.12, 1951.
- MALAGON Xavier - Segunda Reunion de Consulta de la Comision de Historia. Instituto Panamericano de Geografia e Historia, Mexico 1951.
- MARIZ Vasco - Heitor Villa Lobos - Ministerio das Relações Exteriores, Divisão cultural, Rio de Janeiro 1949.
- MEMORIA de los trabajos del patronato "Raimundo Lulio", "Menendez Pelayo", "José Maria Quadrado" y "Diego Saavedra Fajardo". Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid 1951.
- MENGIN Ernst - Diferentes Historias originales de los Reynos de Culhuacan, y Mexico, y de otras provincias. Mitteilungen aus dem Museum für Völkerkunde in Hamburg, XXII, 1950.
- MURIAS Manuel - Brève histoire de la colonisation portugaise. Comissão Executiva dos Centenários, Lisboa 1941.
- NEILSON de SENNA Prof. - A Influência do Índio na Linguagem Brasileira. Separata da Publ.No.101 do Serviço de Proteção aos Índios, Rio de Janeiro 1947.
- O DIA DO ÍNDIO - As comemorações realizadas em 1944 e 1945. Publ. No.100 do Conselho Nacional de Proteção aos Índios. Rio de Janeiro 1946.
- PARANHOS da SILVA M. - Synthèse de civilisation brésilienne. Genève 1945.
- PEREIRA SALAS Eugenio - Juegos y Alegrias Coloniales en Chile. Empresa Editora Zig-Zag, Santiago 1947.
- POMA Guaman - Las Primeras Edades del Perú. Ensayo de interpretación por Julio C.Tello - Versión al castellano de los términos indígenas por Toribio Mejia Xesspe.
- RAMOS Artur - As culturas Negras no Novo Mundo - O Negro Brasileiro (III). Companhia Editora Nacional, São Paulo 1946.
- ROCHA Geraldo - O rio São Francisco. Companhia Editora Nacional, São Paulo 1946.
- RUBIO Angel - Proyecto de Atlas de Historia de America y de la Cultura Americana. Ed.Instituto Panamericano de Geografia e Historia, Mexico 1951.





- SAPPER Karl - Beiträge zur Kenntnis der Besitzergreifung und zur Entwicklung der altamerikanischen Landwirtschaft durch die Indianer. Mitteilungen aus dem Museum für Völkerkunde in Hamburg, XIX, 1938.
- TOVAR Antonio - Semantica y Etimologia en el Guaraní. Instituto Caro y Cuervo, Bogotá 1949.
- TOVAR Antonio - Lingüística y Arqueología - La conquista del meridiano de Europa por los indoeuropeos. De los "Anales de Arqueología y Etnología", Tomo X, 1949, Mendoza 1949.
- TOVAR Antonio - Ensayo de caracterización de la lengua Guaraní. Separata de los "Anales del Instituto de Lingüística". Mendoza 1950.
- VICUNA CIFUENTES Julio - Mitos y Supersticiones. Estudios del Folklore chileno recogidos de la tradición oral. Editorial Nascimento, Santiago 1947.
- WASSEN Henry - Contribution to Cuna Ethnography. Some archaeological Observations from Boquete, Chiriqui, Panama. Results of an Expedition to Panama and Colombia in 1947. Ed. Etnografiska Museet, Göteborg.

\*\*\*\*\*

#### Nouveaux Membres:

Mlle D.CARDIS, 3 Boulevard de Grancy, Lausanne.  
 M.Valdo GALLAND, 2 rue Toepffer, Genève.  
 Mme A.HUGUENIN, 21 avenue Beau-Séjour, Genève.  
 Mme Anna-E.KAISERMANN, 35c avenue de Miremont, Genève.  
 M.Georges MESSERLY, 16 Boulevard Helvétique, Genève.  
 M.Maurice Ed.PERRET, 36 chemin Hoffmann, Genève.

\*\*\*\*\*

#### Communication:

Nous venons de recevoir un message de notre correspondant au Vénézuéla, Monsieur J.M.Cruxent, directeur du Musée d'Histoire Naturelle de Caracas, qui fait partie d'une expédition à la recherche des sources de l'Orénoque. M.Cruxent nous écrit qu'il est entré en contact avec les Indiens Guaharibos et Guaika qui vont entièrement nus et ignorent le textile. Il a pu réunir une excellente documentation ainsi que de nombreuses pièces archéologiques. Nos vœux les plus sincères accompagnent M.Cruxent pour la réussite de cette expédition dans une des régions les moins connues du Vénézuéla.

\*\*\*\*\*



## TABIE DES MATIERES

### MEMOIRES ORIGINAUX:

Raoul d'HARCOURT	:	La musique chez les Maya .....	p. 1
Rudolf GROSSMANN	:	La ville coloniale et son influence sur la vie intellectuelle de l'Amérique latine .....	p. 7
René NAVILLE	:	Un peintre-ethnographe suisse chez les Sioux: Rudolf Frédéric Kurz, alias "Oeil de fer", 1818-1871 .....	p. 16
M. PARANHOS da SILVA	:	Essai bibliographique sur les Indiens du Brésil (suite et fin)	p. 21

### REUNIONS D'ETUDES:

Georges Lobsiger	:	Quelques aspects géographiques de l'Empire des Incas .....	p. 29
Georges Lobsiger	:	La formation territoriale de l'Empire des Incas .....	p. 31
W.A. Liebeskind	:	L'Etat et la Société chez les Incas .....	p. 33
René Naville	:	Introduction à l'étude des cultures préincasiques .....	p. 34

CONFERENCES PUBLIQUES .....	p. 35
Ouvrages reçus .....	p. 36
Nouveaux Membres .....	p. 39
Communication .....	p. 39
Table des Matières .....	p. 40

\*\*\*\*\*

Motif de la couverture: Disque d'or représentant le dieu crocodile à double langue. Coclé, Panama.







